

L'empire du rire

**500 000 spectateurs
aux 300 spectacles
du Festival *Juste pour rire***

Odile Tremblay

CERTAINS TROUVENT qu'à Montréal, l'humour occupe décidément beaucoup d'espace. Trop, même. « Surtout quand il vole bas », grincent les uns, en criant à l'anticulture devant toutes les facéties plus ou moins désopilantes dont un bataillon de comiques inonde le Québec depuis quelques années. Encadré par des industriels qui récoltent la manne. Quand chez nous, bien des formes d'art cherchent encore leur rampe de lancement, l'humour lui, a le vent dans les voiles. À défaut d'avoir su constituer un vrai centre international théâtral, littéraire ou cinématographique, Montréal est en passe de devenir, que cela nous plaise ou non, la capitale du rire et un terrain savamment engraisé où fleurit et verdoie toute une relève des joyeux rigolards.

Du 11 au 21 juillet, le *Festival juste pour rire* envahira littéralement la ville : 500 000 spectateurs assisteront aux 300 spectacles présentés dans 11 théâtres fermés et cinq enceintes extérieures, sans parler des artistes itinérants qui sillonneront les rues. Le tout télédiffusé dans près d'une vingtaine de pays, dont les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France, le Maroc, la Malaisie, devant 500 millions de téléspectateurs.

Avec un budget passé en neuf ans de 450 000 \$ à 11 millions \$, le *Festival juste pour rire* est devenu plus qu'un événement annuel, une industrie qui roule douze mois sur douze, forme une armée de réserve, exporte ses talents, développe ses infrastructures. 500 acheteurs internationaux arpenteront les coulisses montréalaises de l'humour ce mois-ci afin de pêcher des recrues pour leurs propres festivals (il en existe une trentaine à travers le monde; tous nés après celui de Montréal). Le projet de musée du rire (que le directeur du festival prévoit inaugurer l'an pro-



chain) va bon train. Coût approximatif : 21 millions \$; Le rire aujourd'hui est un empire doré.

À la tête de celui-ci Gilbert Rozon, personnage fort controversé que certains surnomment « le tyran sympathique », à qui tous reconnaissent le flair, un sens des affaires et une ambition à toutes épreuves. Il n'a pas toujours habité la grosse maison d'Outremont où il reçoit la journaliste. Originaire de St-André d'Argenteuil, Rozon vient d'une famille de travailleurs manuels. Durant sa jeunesse, l'été, il bossait dans son coin comme fossoyeur « au pic et à la pelle ». Mais à l'école, c'est lui qui organisait le théâtre amateur, les spectacles. Plus tard, il devait faire son cours de droit avant de se tirer dans le spectacle. « Ma vie », dit-il.

En 83, Gilbert Rozon lançait le premier *Festival juste pour rire*, jouant son avenir sur un coup de dé. L'année précédente, le jeune producteur s'était cassé la figure avec son festival *La grande virée* à Pointe-aux-Trembles. On le disait fini, lavé,



Gilbert Rozon

« J'étais la risée de tous », se souvient-il. Lui espérait se refaire une crédibilité avec un festival multiculturel montréalais. Mais quand un associé lui a conseillé de cibler l'humour, l'idée a fait son chemin. Et ça a marché. Le premier *Festival juste pour rire* fut un succès. « Du coup, mon statut est passé de zéro à hé-

ros », résume le grand patron de l'empire du rire. Depuis, la flatterie ne m'atteint plus... »

Face à la marée hilarante, un préjugé solidement ancré : « Dans les pays francophones, l'humour est souvent perçu comme un art mineur, soupire Gilbert Rozon. Il faut dire que quand il flirte avec la vulgarité,

c'est voyant... » Mais aux yeux du directeur du *Festival juste pour rire*, l'humour constitue un creuset pour toutes les formes d'art, et le Québec, un riche bassin dans lequel viennent s'ébattre mille espèces : des verbomoteurs comme Sol, des mimes à la Courtemanche, des imitateurs à la André-Philippe Gagnon, des rois de

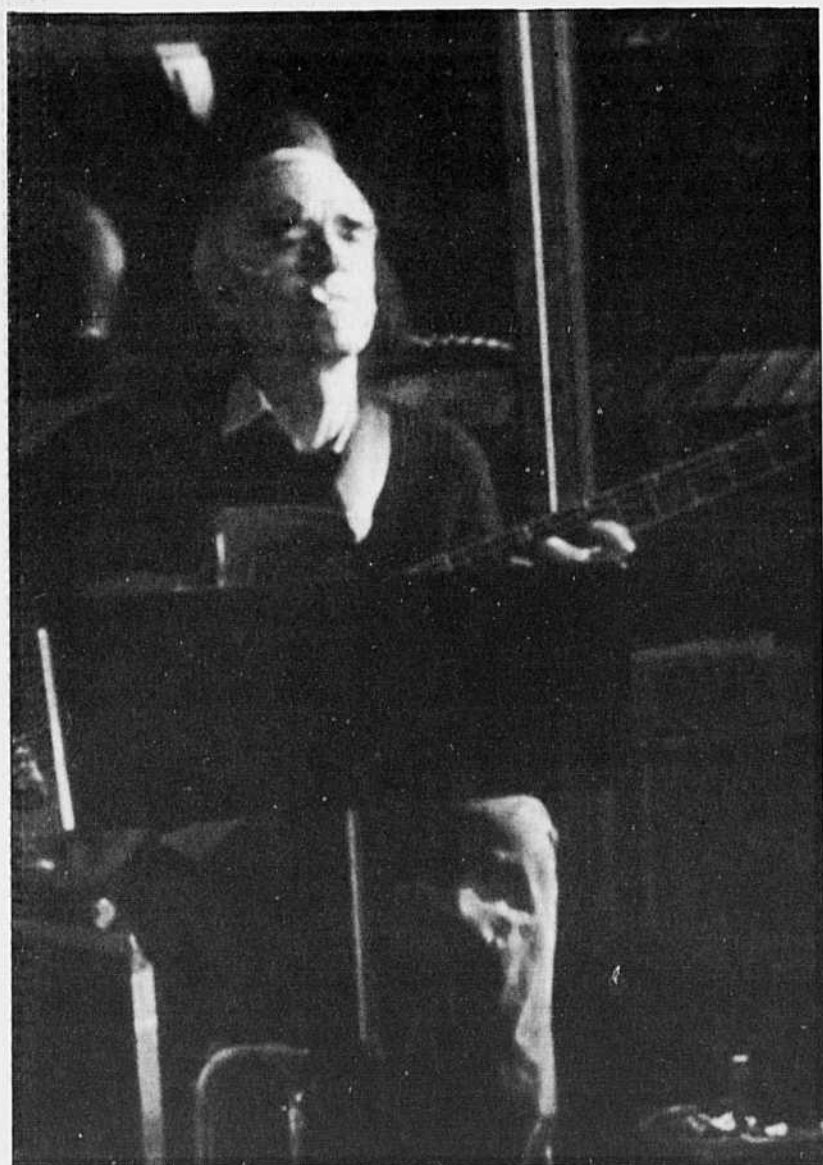
l'absurde comme Ding et Dong. « On a des talents extraordinaires ici », estime-t-il.

« Dès la première année du festival, je voulais créer un événement international, ouvrir le Québec à la planète. Mais tout le monde riait de nous, décrétant que l'humour ne s'ex-

Voir page B-2 : Rozon

Les notes de l'audace

Bley, Swallow et Giuffre pour la première fois sur une scène nord-américaine



Dans l'ordre habituel, Steve Swallow, Jimmy Giuffre et Paul Bley.



Serge Truffaut

C'EST UNE HISTOIRE toute simple. Il y a de cela trente ans et quatre mois, Paul Bley, Steve Swallow et Jimmy Giuffre enregistrèrent un album que beaucoup de musiciens qui assassinent le jazz sous prétexte de fusion devraient écouter, disséquer et méditer. La production en question avait été baptisée... *Fusion*.

Diffusé en 1961, ce menuet à trois devait convaincre les esprits chagrins que le jazz, contrairement à leur croyance d'alors, possédait en soi les germes de la liberté. De fait, cette production devait avoir un impact important sur bien des instrumentistes que l'esprit d'aventure n'effrayait pas.

Malheureusement, ce trio formé par Giuffre, clarinettiste et saxophoniste, ne devait pratiquement pas se produire sur scène. L'offre était présente, la demande était absente. Face à cette situation, Giuffre fut dans l'obligation de mettre un terme à l'existence de cette formation. C'est de l'*Economie 101*.

Ce soir, cette formation se présentera sur la scène du Théâtre du Nouveau Monde. Dans la foulée d'une nouvelle production intitulée *The Life of A Trio*, il y a eu de la demande. Autrement dit, la demande a fait écho à l'offre. C'est toujours de l'*Economie 101*.

Il y a quelques mois en effet, Giuffre a rappelé ses vieux amis Bley et Swallow pour ajouter au moins un autre chapitre au livre de l'émancipation sonore. Le piano de Bley dialoguant avec la basse de Steve Swallow et les improvisations de Jimmy Giuffre, c'est en soi un événement d'une telle portée que nous avons rejoint chez lui M. Giuffre pour qu'il



nous en conte certains aspects. « Vous savez, même si cela faisait des années que je souhaitais jouer en compagnie de Paul et de Steve, ce n'est pas moi, ni Paul, ni Steve, qui avons pris l'initiative de cette réunion. En fait, c'est Philippe Carles (le directeur de *Jazz Magazine*) qui en a eu l'idée. Il y a plusieurs mois, le producteur Jean-Jacques Pussiau avait demandé à Philippe quel disque il aimerait faire. Et comme il avait beaucoup apprécié notre travail des années 60, il a suggéré notre trio ».

« Ensuite, Philippe et Jean-Jacques ont appelé Paul, puis moi, puis Steve, puis voilà. Cela s'est fait très simplement. Nous nous sommes retrouvés en studio, et nous avons tout enregistré en une prise. On a fait d'abord un album. Puis comme l'atmosphère de cette session fut excellente, et que nous avions enregistré plus de morceaux qu'il n'en fallait pour constituer une production, un deuxième album est sorti.

« Depuis lors, on a fait une tournée en Europe. Il y a une semaine nous avons joué dans le Massachussets.

Voir page B-2 : notes

LIVRES

La pornographie comme consolation

Roger des Roches est surtout un poète qui écrit des proses. C'est la première fois qu'il donne le nom beaucoup plus précis de roman à un de ses livres. On se doute bien que le titre, *La Jeune femme et la pornographie*, est une prise de position. Pour l'écrivain, il s'agit de combattre, par le romanesque, la vieille hypocrisie qui consiste à distinguer l'érotisme de la pornographie.

Page Page B-7

ARTS VISUELS

Aimer la matière chez Betty Goodwin

Je sais bien qu'employer le terme « aimer » à propos de l'œuvre de Betty Goodwin n'est pas la découverte du siècle, écrit Jean Dumont. Parce que sans doute je n'en trouve pas d'autres, je l'emploie pourtant pour tenter de dire un sentiment ressenti en visitant l'exposition à la galerie René Blouin.

Page B-5

CINÉMA

Mission impossible

Dans *The Naked Gun 2½: The Smell of Fear*, le lieutenant Frank Drebin est de retour, et derrière lui le commando choc Abraham, Zucker et Zucker, heureux artisans d'*Airplane*. Malgré ses faiblesses et compte tenu de la pauvreté estivale, écrit Thierry Horguël, il y a plus d'intelligence du cinéma dans ce film que dans tous les médiocres *Robin Hood* et les surpuissants *Dyind Young* de la saison.

Page B-3

best-sellers vlb

**Robin Philpot
OKA: DERNIER ALIBI DU CANADA ANGLAIS**

Un ouvrage polémique, courageux, qui démontre, preuves et statistiques à l'appui, que le Canada anglais a profité de la crise pour régler ses comptes avec le Québec. A lire pour rétablir la vraie dimension de ces événements.

176 pages
— 16,95 \$

**Daniel Hubert, Yves Claudé et la
Ligue des droits et libertés
LES SKINHEADS ET L'EXTRÊME DROITE**

Cet ouvrage, extrêmement bien documenté, énonce, en termes clairs et stimulants, les problèmes de la lutte contre l'incitation à la discrimination raciale, pour la liberté d'expression et le droit à l'égalité.

136 pages
— 14,95 \$

vlb éditeur DE LA GRANDE LITTÉRATURE



le cahier du Samedi



Paul Bley

◆ Rozon

portait pas. On a prouvé le contraire. » Les humoristes français, Magdane, Boujenah et compagnie devaient percer le marché québécois grâce au *Festival Juste pour rire*. Aujourd'hui, on y retrouve des Américains, des Anglais, des Espagnols, etc.

Au départ, Gilbert Rozon et son équipe mettaient sur pied un plan quinquennal. En 85, le volet anglophone *Just for laugh* s'articulait pour prendre de l'ampleur par la suite. « Puis le besoin de relève s'est fait criant. On ne pouvait quand même pas présenter à tous les ans les mêmes dix vedettes québécoises ». De cette carence est née toute une industrie de dépistage et de formation. Les *Auditions Jeunes pour rire* sont venues découvrir les talents dans les écoles, en offrant ensuite aux meilleures recrues la tribune des *Lundis Juste pour rire*, une tournée provinciale, des spectacles au Festival. Quant à *L'école de l'humour*, elle organise depuis 88 des stages intensifs à l'intention des humoristes en herbe. « De plus, cette année, dans nos spectacles de rue, on met l'accent sur les jeunes découvertes d'ici et de l'étranger plutôt que sur les habituels amuseurs publics. En 91, la rue sera drôle », promet le directeur du *Festival Juste pour rire*.

Gilbert Rozon se targue d'avoir contribué tantôt avec son festival, tantôt avec ses *Lundis juste pour rire* au succès de Daniel Lemire, de

sans avoir fait de calcul j'ai l'impression que nous avons joué beaucoup plus souvent ensemble en quelques mois qu'en une trentaine d'années. Et tout cela en raison de ces albums que nous avons signés au début des années 60 ».

Des belles intrigues sonores que Giuffrè, Bley et Swallow avaient élaborées dans le temps, Alain Tercinet, fin connaisseur du jazz dit *West Coast*, avait judicieusement noté dans son livre qui, incidemment, s'intitule *West Coast Jazz* aux éditions *Parenthèses*, qu'elles étaient « une alternative au free jazz révolté, remplaçant bruit et fureur par calme et réflexion, qu'une nouvelle génération de Californiens a simultanément tenté ».

Après coup, il est en effet remarquable de constater que l'itinéraire suivi par Giuffrè a toujours logé à l'enseigne d'un paradoxe qui aura eu bien des effets sur le travail accompli par Bley et Swallow tout au long des années 70 et 80. De quel paradoxe s'agit-il ? La musique de Giuffrè est celle d'un doux révolté. Dans sa vie musicale, il a toujours cherché... cherché à aller de l'avant.

À Alain Tercinet, il avait confié « régulièrement, je m'éveille dans un champ en me disant 'ça y est, je tiens la réponse'. Une fois de retour à la maison, je réalise que le paradis n'est pas encore atteint et qu'il existe encore des problèmes à résoudre et de nouveaux endroits à explorer ».

De fait, Giuffrè aura toujours employé une méthode consistant à disséquer dans un premier temps les qualités et défauts de telle ou telle famille musicale dans le but d'identifier les ouvertures qui débouchent sur des espaces non encore explorés, afin que lui, autant que possible, trouve les clefs appropriées.

Ainsi, il aura modernisé en partie l'écriture du big-band lors de son passage chez Woody Herman en signant notamment le célèbre *Four Brothers*, la mise en place du jazz dit *West Coast* en participant, entre autres, à l'orchestre de Shorty Rogers et à celui de Howard Rumsey, avant d'être un des principaux acteurs de l'ère dite *Free*.

Entre ces diverses expériences, il aura même réussi à intégrer dans le jazz la petite saveur du « country » en enregistrant *The Train And The River*. À cet égard, on comprendra mieux en spécifiant que Giuffrè est né à Dallas le 26 avril 1921.

Paul Bley, Steve Swallow et Jimmy Giuffrè ensemble devraient jouer les notes de l'audace.



Louis Armstrong

Hommage à Louis Armstrong

Serge Truffaut

Il y a vingt ans aujourd'hui, à New York pour être précis, Louis Armstrong quittait le monde bas pour le monde haut après avoir fait résonner dans toutes les villes et villages du monde, les notes avec lesquelles lui, King Oliver, Bunk Johnson, Alphonse Picou et Papa Célestin avaient meublé les portées avec des bouts de rien.

Les revues spécialisées, qui en plus d'être spécialisées sont également polies, soulignent les unes après les autres le vingtième anniversaire de la mort de Monsieur Armstrong avec d'autant plus de délicatesse que son œuvre est désormais intemporelle.

À Montréal, s'il n'y a pas de revue spécialisée il y a par contre des gens polis. Des gens ayant eu assez de tact pour organiser, avec des bouts de rien, un événement au cours duquel Louis Armstrong sera, comme il se doit, le premier acteur.

Sur la scène du *Puzzle*, sis dans l'Hôtel Ramada Renaissance de l'avenue du Parc, Hélène Mathieu et Pierre Gagné, vont recevoir des trompettistes et des saxophonistes, des batteurs et des pianistes, des guitaristes et des contrebassistes qui tous joueront du Armstrong pour Armstrong.

En effet, ce soir à compter de 22 h et tout au long de la nuit, le duo Mathieu-Gagné animera cet événement pensé et mis sur pied avec la passion que tout amateur normalement constitué éprouve à l'égard de Satchmo. Bien entendu, il y aura de la musique, mais également des films et des télégrammes écrits en l'honneur de Armstrong.

Notre duo a d'ores et déjà en mains des lettres ou télégrammes signés par Stéphane Grappelli, Michel Petrucci, Oliver Jones, Pierre Foglia, et autres personnalités. Lorsqu'ils ne seront pas sur papier, les messages seront téléphoniques. Ainsi, le pianiste de blues et ex-ca-

marade d'Armstrong, Champion Jack Dupree, appellera de Hanovre en Allemagne pour dire ses mots à lui.

Des films en noirs et blancs des années 30, 40 et 50 seront diffusés de même qu'un concert donné avec son *All Stars* dans les années 60. Incidemment, puisque nous voici dans le cinéma, tous les shows seront enregistrés par Vidéotron Rive-Sud pour diffusion cet automne dans le cadre de l'émission *Jazz-Café* qu'anime hebdomadairement notre duo.

Question musique, les jans se poursuivront jusqu'aux grandes heures du matin avec la participation des meilleurs instrumentistes mont-réalis. Ainsi, on pourra écouter Ron Di Lauro, Ivanhoé Jolicoeur, Mike Gauthier, Vic Vogel, Skip Bey, Tim Jackson, Dave Turner, Raneé Lee, Pierre Leduc, Guy Nadon, Janis Sté-prans, Dave Robbins, Charles Ellis-son, Lorraine Desmarais, François Bourassa, Michel Donato, Bernard Primeau et plusieurs autres.

MUSIQUE

Igor Kipnis, racoleur

Festival international de Lanaudière

le claveciniste Igor Kipnis (sur un clavecin signé Yves Beaupré) : Johann Christian Bach, *Sonate op. 5 no 2*; Couperin, *Les Fêtes de la grande et ancienne Ménestrandise*; Handel, *Suite no 5 HWV 430*; Mozart, six pièces K.1, deux pièces K.33b, *Gigue K.574*, *Allegro K.312*; Scarlatti, *Sonates K.141, 380, 381 et 24*. En bis : *Yesterday, Saint Louis blues*, Gervais François Couperin, six *Variations sur « Ah ça ira ! »*. Ce récital sera diffusé le 10 juillet, 20 h, à la radio FM de Radio-Canada. Mercredi 3 juillet, Église de Le Gardeur.

Carol Bergeron

PLUS MODESTE que celui de l'été dernier, le Festival International de Lanaudière 1991 n'en demeure pas moins un rendez-vous musical qui change un peu des quelques lieux familiers de la métropole. C'est ainsi qu'à côté des événements grand public qui se tiennent à l'Amphithéâtre, les mélomanes sont invités à une série de récitals qui d'une église à l'autre change, cet été, huit fois de décor.

Pour entendre le réputé claveciniste américain Igor Kipnis, il fallait se rendre à Le Gardeur, petite municipalité située en banlieue est de l'île de Montréal. Construite en 1858 par les architectes Michel Laurent

et Joseph Michaud (décoration intérieure), la petite église Saint-Paul l'Ermite offre une acoustique, ni trop sèche ni trop réverbérante, qui convient merveilleusement au clavecin.

Mais voudrait-on en savoir davantage sur l'histoire de l'édifice, que les notes du programme ne nous apprennent absolument rien. Or, il est permis de penser que le public mélomane qui consent à sortir de la ville peut également nourrir quelques curiosités pour le patrimoine architectural de la région qu'il visite.

Né à Berlin en 1930, Igor Kipnis est le fils d'Alexandre Kipnis, célèbre basse qui fit carrière à partir de 1915. Sa célébrité fut d'autant plus grande, pourrait-on dire, qu'encore aujourd'hui, la simple mention du nom rappelle le souvenir du père. Comme si, en passant d'une génération à l'autre, de la voix au clavecin, le talent pour la musique s'était amoindri.

Or, à 60 ans, Igor Kipnis a derrière lui une brillante carrière de pédagogue et de concertiste dont il reste tout de même près de 70 enregistrements discographiques. Cela dit, son nom semble aujourd'hui encore mieux connu aux États-Unis qu'ailleurs. Sa présence au Festival de Lanaudière s'explique surtout par sa participation comme membre du jury au concours international de piano « à la gloire de Mozart » qui se déroulera les 5, 6, 8 et 10 juillet aux Mélézes (à Joliette), pour se ter-

miner le 13 juillet à l'Amphithéâtre de Lanaudière.

Prétexte à rendre, du clavecin, un hommage à Mozart, le programme comprend des œuvres de Scarlatti, Couperin, Handel et Johann Christian Bach qui semblaient avoir été choisies pour faire briller l'interprète par delà les petites faiblesses du jeu. Faiblesses qui trahissaient peut-être une certaine lassitude.

Et puis, cette racoleuse manière — très américaine, au demeurant — de récupérer l'auditoire avec *Yesterday* ou *Saint Louis blues* n'ajoute rien à une meilleure appréciation du clavecin. Le répertoire de cet instrument est suffisamment riche pour éviter de tels emprunts de mauvais goût.



LANAUDIÈRE NATURE

L'événement musical de l'été dans un environnement nature !

Vendredi 12 juillet, 20 h,

Samedi 13 juillet, 20 h,

Françoise Pollet : les débuts américains de la nouvelle Diva française Orchestre Métropolitain

sous la direction de
Gregor Nowak
DEBUSSY, DUPARC,
ROSSINI, GOUNOD
Grands airs d'opéras français
En collaboration avec
Radio-Canada
Réseau FM Stéréo
Soirée Petro-Canada

L'apothéose d'un grand concours

Finale et gala du Concours international de piano « A la gloire de Mozart » :
Orchestre Métropolitain
sous la direction de **Mario Bernardi**
Solistes : les quatre finalistes
du concours
En collaboration
avec
Radio-Canada
Réseau
FM Stéréo



Consultez l'annonce du Festival, samedi, dans La Presse, pour connaître le programme de la semaine.

Points de vente

Billetterie centrale de Joliette
Librairie Martin (514) 759-8446 et (514) 589-5676
Billetterie Articulée (514) 524-4526
Réseau Admission (514) 522-1245
1 800 361-4595 (Frais de service en sus)
sièges réservés : 34,50 \$
sièges réservés : 30,25 \$
parterre extérieur : 15 \$

(TPS et redevance à la salle incluses - billets non échangeables et non remboursables)

Radio-Canada
Radio et télévision
Diffuseur officiel

Info-Festival
L'interurbain Bell
(514) 759-4974
Le Festival accepte les frais d'appels

La Presse

PETRO-CANADA

présentent le

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LANAUDIÈRE
DU 22 JUIN AU 28 JUILLET 1991

Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires culturelles
Gouvernement du Québec
Ministère du Tourisme

INFORMATION
TOURISTIQUE
De Montréal (numéro 800) : 1-877-2515
D'ailleurs au Canada et des États-Unis : 1-800-363-7777

L'interurbain Bell
Communications Canada

AirCanada
YAMAHA

SPINELLI
LECLER
TOYOTA
Importateur exclusif

IBM CONCERTS ET RÉCITALS

Desjardins

Le Festival célèbre l'ouverture du Musée du Québec

Quatuor Manfred / Haydn, Ravel, Brahms
4 juillet (16h)
Anner Bylma / Bach
6-8 juillet (20h30)
Jean-Marc Lulsada / Haydn,
Schumann, Chopin
7 juillet (16h)
Jean-Alexandre Sarrazin
Scriabine, Rachmaninov, Liszt
12 juillet (16h) **Entrée libre**
Ivan Zenaty / Dvorak
13 juillet (16h)
Prix d'entrée 12,50 \$



Malcolm et Darren Lowe
L'Orchestre de chambre Gilles Auger
Mozart
Basilique de Québec, 12 juillet à 20h30
Prix d'entrée : 15,50 \$



Françoise Pollet (France)
Britten, Debussy et Berlioz
Salle de bal du Château Frontenac,
le dimanche 14 juillet à 20h30
Prix d'entrée : 15,50 \$



Quatuor Emerson
(États-Unis)
Mozart, Barber et Dvorak
Salle de bal du Château Frontenac,
le mardi 9 juillet à 20h30
Prix d'entrée : 15,50 \$



Les tarifs de services et la TPT sont en sus.
Billets: Réseau Admission

Laurentide

PRÉSENTE

FESTIVAL D'ÉTÉ
INTERNATIONAL DE QUÉBEC

Radio-Canada
télévision et radio
LE DEVOIR
L'interurbain Bell
1-800-692-5200

CINÉMA

Mission impossible

The Naked Gun 2-1/2 : The Smell of Fear

de David Zucker. Scénario : Zucker et Pat Proft. Image : Robert Stevens. Musique : Ira Newborn. Avec Leslie Nielsen, Priscilla Presley, George Kennedy, O.J. Simpson, Robert Goulet. 86 minutes. États-Unis, 1991. En v.o. anglaise aux cinémas Eaton, Greenfield, Laval, Du Parc, Fairview. En version française aux cinémas Versailles, Parisien, Laval.

Thierry Horguelin

LE CATASTROPHIQUE lieutenant Frank Drebin (Leslie Nielsen) est de retour, et derrière lui le commando de choc Abraham, Zucker et Zucker, heureux artisans d'*Airplane*. Calamité ambulante, notre z'héros continue de traverser l'écran en faisant toujours preuve d'une bravoure remarquablement inopérante et d'une myopie imperturbable au désordre qu'elle provoque. La trame prétexte à ce come-back intempestif est, comme il convient, la plus mince possible : le complot cousu de fil blanc d'un cartel de gros bonnets de l'énergie nucléaire, prêts à tout pour empêcher la Maison blanche de prendre le virage écologique, et que le consternant Drebin mettra en échec à force de semer les désastres sur son passage.

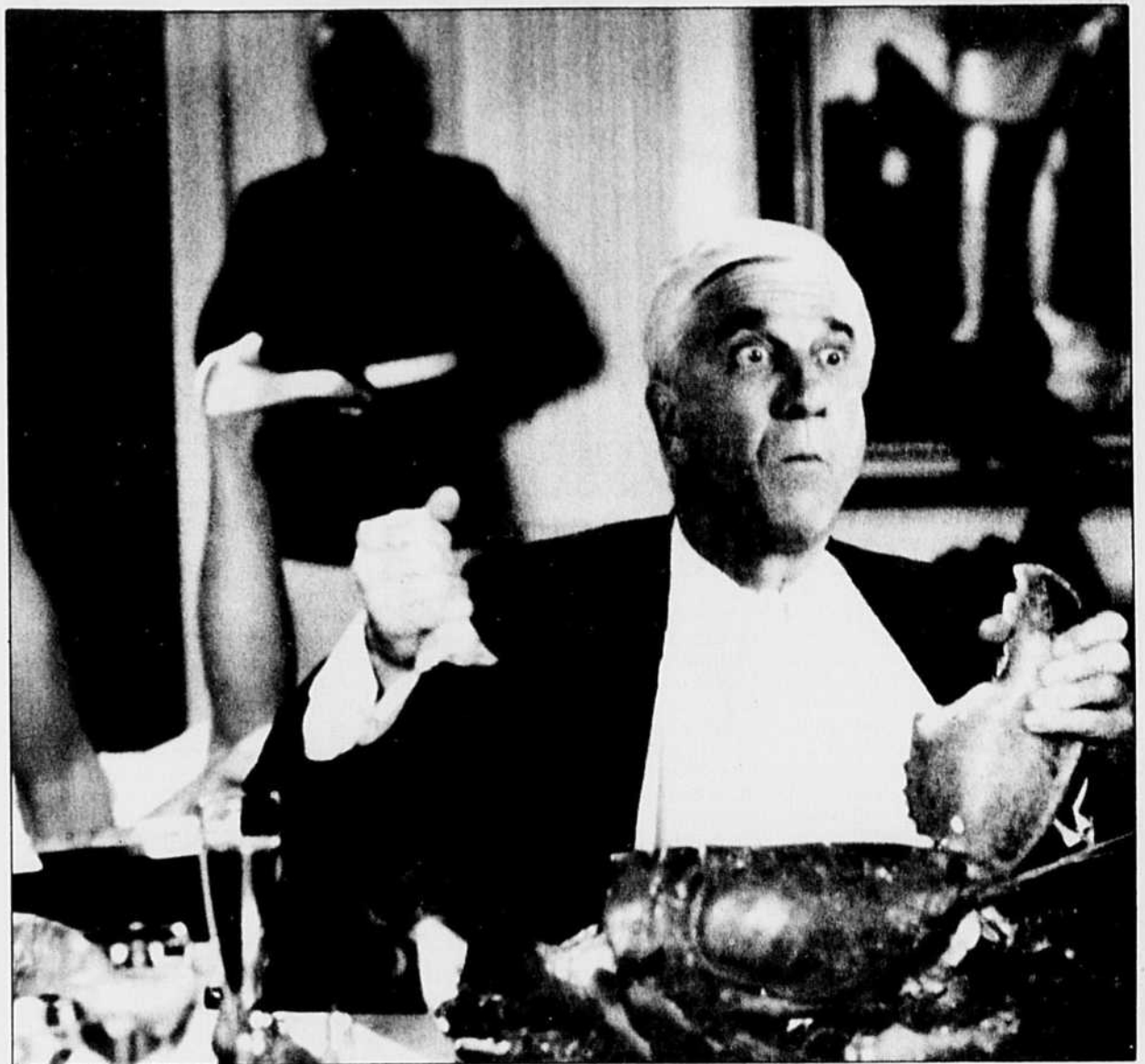
Encore une fois, la parodie de séries policières est le prétexte à une cascade de gags aussi sublimes que navrants, sans distinction de degré, de nature ni de qualité. *The Naked Gun 2-1/2* fait défiler un festival de

sosies (de George Bush et Madame, qui en prennent pour leur rhume, à Nelson et Winnie Mandela), multiplie les calembours illustrés au pied de la lettre et les dialogues nonsensiques, et s'en prend à l'illusion du cinéma en cultivant les transparences ratées et la laideur agressive des films catastrophe des années 70, dont il recycle tous les seconds couteaux dans un casting invraisemblable. Il est évident que *The Naked Gun 2-1/2* est un produit manufacturé que l'on a testé avant lancement devant un public cible pour mesurer méthodiquement l'efficacité de chaque gag à l'hilaromètre. Évident aussi qu'on aurait tort de le lui reprocher tant sa mauvaise tenue déborde en tous sens le cadre de la confection ordinaire.

Car, sans être à la hauteur d'*Airplane* ni surtout de *Top Secret* — où l'inspiration la plus débridée se conjugait à une rigueur surprenante —, la décision, le mauvais goût très sûr et l'ineptie calculée n'en finissent pas ici non plus de s'exécuter eux-mêmes sous le poids de leur propre accumulation, jusqu'à la frénésie. Dans la lignée de Tex Avery ou des premiers Mel Brooks, de Woody Allen première époque ou de Jerry Lewis revus et corrigés par National Lampoon, Abraham, Zucker et Zucker ne reculent devant aucune outrance ni aucun outrage. 2, ce n'est pas assez pour une suite, il leur en faut 2-1/2. Si l'héroïne pleure une déception amoureuse, il est entendu qu'elle essorera son chagrin dans un seau de larmes. S'agit-il d'empiler les citations et tout y passe dans le plus grand désor-

dre : pêle mêle la douche de *Psycho* rencontre *The Price is right*, *E.T.* voisine avec *Hawaï 5-0* et le privé mélancolique des films noirs tutoie le pianiste de *Casablanca*. Dans une séquence d'anthologie, des ébats amoureux donnent lieu à un montage délirant de stock-shots — missiles, derricks, dirigeables, trains pénétrant un tunnel, pompes à pétrole, geyser et feu d'artifice —, évoquant de près ou de loin la chose. *The Naked Gun 2-1/2* ne respecte rien, à commencer par les pantins du pouvoir. Il en fait toujours trop.

Le revers de cette richesse, c'est qu'elle est à la fois nourrie, et desservie par sa réjouissante absence de cohérence. Son efficacité n'est qu'immédiate. L'euphorie se dissipe aussi vite qu'elle se dispense, et il n'en reste rien à la sortie de la salle. C'est qu'à la différence du grand burlesque, les gags, qu'ils soient bons ou mauvais, réussis ou ratés, subtils ou épais (ce ne seront pas les mêmes pour tout le monde), sont totalement dénués de résonance politique. Mais on rit, et c'est le principal : qu'importe le bouquet, pourvu qu'on ait l'ivresse. Compte tenu de la pauvreté de la cuvée estivale, il y a plus d'intelligence du cinéma dans ce *Naked Gun* que dans tous les médiocres *Robin Hood* et les sirupeux *Dying Young* de la saison réunis. (Sachant que ces lignes ne prècheront qu'aux convertis et laisseront de marbre les allergiques au genre, on invite les premiers à ne pas quitter la salle avant le générique de fin, qui leur réserve quelques surprises.)

Leslie Nielsen dans une scène de *The Naked Gun*.

Frivolité sans intérêt

A rage in Harlem.

Réalisateur : Bill Duke. Scénario : John Toles-Bey et Bobby Crawford d'après le roman de Chester Himes. Avec Forest Whitaker, Gregory Hines, Robin Givens, Zakes Mokae, Danny Glover, Bajda Djola. Images : Toyomichi Kurita. Musique : Elmer Bernstein. (États-Unis 1991). En v.o. anglaise aux cinémas l'Égyptien, Pointe-à-Clair. (108 min).

Odile Tremblay

ASSEZ BÉBÊTE ce film signé Bill Duke. L'Américain se voulait un peu le nouveau Spike Lee, relève des cinéastes noirs. Avec sur sa feuille de route une simple expérience en réalisation télé (mais il a travaillé sur de gros morceaux : *Dallas*, *Miami Vice*), ses premiers pas dans le champ du septième art se révèlent bien maladroits. *A rage in Harlem* s'inspire d'un roman du grand écrivain Chester Himes sur une recette qui devrait être explosive : amour, violence, action, sexe et humour. Mais le feu d'artifice n'a pas lieu. Sans doute parce que le cinéaste s'est trop complu dans la caricature. Son film, qui séduira peut-être une clientèle adolescente, appartient davantage à l'univers du dessin animé qu'à celui d'un cinéma adulte pétri d'émotions et de nuances.

L'histoire débute au milieu des années 50 à Natchez, Mississippi sur une note sanglante : l'assassinat d'un Blanc coulé d'or par une bande de Noirs. Sur le champ de bataille, Imabelle (Robin Givens) réussit à fuir avec le butin : coffre rempli d'or qu'elle apporte à Harlem, son refuge. Et voici que la belle, perdue et essouffée, fait la rencontre de Jackson (Forest Whitaker), gras employé des pompes funèbres né de la dernière pluie. L'amour flambera en son cœur et le jeune puceau découvrira sous le portrait de sa mère les joies du sexe entre les bras de la splendide hors-la-loi qui lui tombe du ciel.

Évidemment, tout cela tournera mal. Et les anciens complices d'Imabelle retrouveront la trace de la voleuse, pour la kidnapper. Tandis que Jackson, éperdu d'amour, se lancera à leur poursuite aux côtés de son demi-frère Goldy (Gregory Hines) qui lui, rêve du coffre d'or. Des truands de Harlem flairent aussi la magot. Un travesti se charge de guider les uns plutôt que les autres, et les policiers noirs entrent dans la course.

Poursuites et fusillades au rendez-vous donc, assaisonnées de gags qui tombent un peu à plat. Ici les truands ont la mine patibulaire, les concierges sont revêches et bougonneuses, et les employés de pompes funèbres s'enfargent dans leurs bottines. Tout est exagéré, caricatural. Le jeu des acteurs surtout que le réalisateur a voulu énorme, farci, sans profondeur, en le laissant glisser à la surface de l'action. Tous se comportent comme s'ils étaient au théâtre plutôt qu'au cinéma, forçant la voix, le geste. Même des comédiens chevronnés comme Danny Glover ou Gregory Hines. Quant à Harlem, Bill Duke nous en livre une image d'Épinal, édulcorée, inoffensive. On ne peut capter le poulx du quartier noir

Robin Givens, la vedette du film *Rage in Harlem*.

de New York dans ces décors urbains de grosses voitures et de passants rigolards.

Cote culture noire, tout y est : les chants « gospels » à l'église, les appartements miteux et les dancings trépidants. Dans ces dancings, se retrouvent par ailleurs les scènes les plus vivantes du film avec la frénésie des danseurs de rock et les spectacles humoristico-érotiques qui se dé-

roulent sur scène. Quelques séquences érotiques entre la vamp et le puceau viennent compléter le tableau, mais le courant passe mal et on n'arrive pas se laisser convaincre par cette invraisemblable histoire d'amour. L'humour aurait pu tout gommer. Il ne parvient cependant pas à lever de terre au milieu de ces images faciles et de cette interprétation superficielle. La trame musicale

d'Elmer Bernstein a beau être omniprésente, assez forte, bien menée, que peut faire le son sans le support de l'image ? Entre le burlesque et l'action, *A rage in Harlem* sombre dans une frivolité sans intérêt.

S'il n'a à livrer que des films aussi amateurs, Bill Duke ne pourra jamais aspirer à la relève de Spike Lee.

Un film canadien remarqué en Australie

SYDNEY (PC) — Le film canadien *The Company of Strangers*, présenté depuis cette semaine dans les salles de cinéma d'Australie, a été l'un des longs métrages les plus remarqués au cours du 38^e Festival annuel du film de Sydney.

Le film de la réalisatrice Cynthia Scott, qui nous présente un groupe de sept femmes âgées vivant dans un village reculé du Québec, a été l'un des films préférés des critiques qui ont voté pour les meilleures productions au cours du festival d'Australie.

Le *Sydney Telegraph-Mirror* disait du film de Cynthia Scott qu'il est « vieux de corps, mais jeune d'esprit et de cœur ».

« Sans vouloir diminuer le grand talent de Cynthia Scott, il faut dire que le succès du film repose sur la

grandeur d'âme, l'humour et le bon sens qui émanent de cette étonnante distribution », ajoute le *Sydney Telegraph-Mirror*.

Aucune des actrices qui jouent dans le film ne fait une carrière professionnelle. Elles ont été choisies par le biais de bureaux d'aide sociale, de clubs et de maisons de retraite à Montréal.

Le seul point négatif soulevé par la critique met également en relief la beauté du paysage québécois.

« La campagne québécoise que l'on nous montre dans le film est tellement belle et calme qu'il semblerait presque un privilège d'y être prisonnier, et quelques fois, Cynthia Scott est tentée de laisser la caméra s'y attarder trop longtemps », dit la critique.

IFAMOUS PLAYERS

QUAND DES CENDRES DE LA VIOLENCE RENAÎT L'ESPOIR DE LA LIBERTÉ...

MASQUE BLANC, VISAGE NOIR

Maintenant à l'affiche!

CHRISTOPHER CAZENOVE • OLIVER REED • EDITH BRYCHTA • PATRICK SHAI

d'après le roman de JOHN GORDON DAVIES • un film de TERENCE RYAN

Le PARISIAN

en v.o. au Palace

"Une histoire bouleversante... un superbe portrait de femme. Kaprisky étonnante!"

— PREMIÈRE

VALÉRIE KAPRISKY YVES JACQUES PETER GALLAGHER

MILENA

UN FILM DE VERA BELMONT

GUDRUN LANGREBE JACQUES PENOT PHILIP ANGLIM DANS LE RÔLE DE KAFKA

COPRODUCTEURS CLAUDE LÉGER GUNTHER ROHRBACH PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ VÉRA BELMONT

4^e SEM.

DESJARDINS

2:00 - 5:10 - 8:00

"PALOMBELLA ROSSA, LE SEUL ÉVÉNEMENT DU FESTIVAL DE VENISE!"

Les Cahiers du Cinéma

"BRILLANTISSIME"

Première

"LE SALUT DE VENISE EST VENU AVEC NANNI MORETTI & PALOMBELLA ROSSA!"

Studio

PALOMBELLA ROSSA

UN FILM DE NANNI MORETTI

2^e SEM.

LE DEVOIR

ALLIANCE

101.5

VERSION FRANÇAISE

DESJARDINS

COMPLEXE DESJARDINS

V. ITALIENNE, SOUS-TITRES FRANÇAIS

CENTRE-VILLE

2001, RUE UNIVERSITY

99¢ 1,99\$

VEN. SAM. DIM. ET FÊTES

CHACUN DES FILMS

Prix pour tous, adultes et enfants.

Taxes (municipale et TPS) non-incluses

OUTREMONT

1248, RUE BERNARD 273-0437

le cahier du Samedi



Soeur Marie Keyrouz

Marie Keyrouz, soeur savante chantante

Marie Laurier

D'ORIGINE libanaise, on l'a surnommée la « soeur savante chantante ». Parce qu'elle est religieuse, parce qu'elle se passionne pour le chant liturgique qu'elle interprète avec un talent lui méritant des éloges dans le monde entier. On parle également de sa vaste culture et de sa grande simplicité.

Ce que l'on pourra constater à Québec d'abord, le 11 juillet dans le cadre du festival d'été de la Vieille capitale et à Montréal le samedi 13 juillet à la cathédrale Christ Church, l'invitée de Traquen'Art qui l'a inscrite dans sa série Musiques et traditions du monde.

Ce sera la première visite de Marie Keyrouz au Canada. Agée de 33 ans, la religieuse de confession grecque-catholique fait partie de la congrégation des Soeurs Basiliennes Chouérites fondée au 18^e siècle au Liban. Elle prépare actuellement une thèse de musicologie et d'anthropologie religieuse à la Sorbonne, faisant suite à dix ans d'étude de musique byzantine au Liban, à Athènes, à Beyrouth. À ce dernier endroit, elle rêve de fonder un institut d'art sacré pour faire connaître le chant oriental aux Occidentaux.

Les styles de chant au répertoire de Soeur Keyrouz sont liés aux deux principaux courants de l'Église chrétienne qui coexistent au Moyen-Orient, c'est-à-dire l'Église maronite et l'Église melchite, fondés tous deux sur le dogme catholique tout en ayant des rites différents.

Les maronites sont des chrétiens du Moyen-Orient exclusivement implantés dans les montagnes du Liban. Leur chant, d'essence populaire et longtemps utilisé dans les villes d'Alexandrie et de Byzance, se transmet oralement depuis le X^e siècle. Le chant byzantin utilisant l'arabe littéraire et le grec ancien, remonte au VII^e siècle. À l'origine réservé à l'aristocratie, il était interprété par les souverains de l'empire byzantin qui détenaient à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Musicalement plus sophistiqué que le chant maronite, le chant byzantin implique une certaine improvisation, tout en exigeant de son interprète une voix ample et souple ainsi qu'une savante technique d'exécution.

Si l'on se réfère au dossier de presse, la renommée de Soeur Keyrouz fait l'unanimité des critiques qui voit en elle une chanteuse « étonnante et ravissante », qui a enregistré des disques où l'on détecte « beaucoup de science et beaucoup d'art chez cette lumineuse personne ».

Pour ses deux récitals en terre québécoise la semaine prochaine, Soeur Marie Keyrouz sera accompagnée d'un ensemble de six choristes et quatre musiciens jouant sur des instruments traditionnels : luth arabe, cithare et des percussions. Dans des entrevues accordées à la presse française, elle confie avoir trouvé sa vocation du chant « dès son entrée en religion », faisant sienne cette phrase de Saint-Basile le Grand : « Chanter, c'est prier deux fois ».

THÉÂTRE

Chantal Cadieux, l'urgent besoin d'écrire

Michel Vaïs

TOUTE MENUE, toute jeune et jolie, l'auteure d'*Urgent besoin d'intimité* est née l'année de l'Expo. Ce qui lui a donné vingt-quatre ans à peine à la mi-juin, le soir de la première de sa pièce au Bateau-Théâtre L'Escale. Originaire de Richmond, dans les Cantons de l'Est, Chantal Cadieux a écrit deux romans pour adolescents alors qu'elle avait seize et dix-sept ans et a réussi à les faire publier chez Fides. Cet exploit a attiré l'attention de Communication Jeunesse qui a accordé un premier prix à *Longueur d'ondes* et un troisième à *Eclipses et jeans*.

« J'étudiais le droit à l'Université de Sherbrooke, quand j'ai entendu parler de la section écriture dramatique à l'École Nationale de théâtre du Canada. Il fallait, pour s'inscrire, présenter un texte dramatique. Le seul que j'avais sous la main était une adaptation cinématographique de mon premier roman. Je ne savais pas qu'il fallait absolument présenter un texte de théâtre, mais j'ai quand même été acceptée. J'avais vingt ans, et l'École prenait alors entre un et trois nouveaux élèves chaque année dans la section écriture. »

La piqure à Sherbrooke

Étudiante, Chantal raffolait déjà du théâtre. « J'essayais de voir tout ce qui passait en ville; les spectacles pour jeunes publics du Sang Neuf, puis ceux de l'Atelier de théâtre de l'Université, du Théâtre Populaire du Québec qui se produisait en tournée à la Salle Maurice O'Brady, de l'Atelier dirigé par Pierre Gobeil; j'étais abonnée partout. J'ai aussi fait pendant un été des articles pour un journal de Richmond, *Le Citoyen*. J'ai donc vu entre autres beaucoup de théâtre d'été. Dans certains cas, comme à L'Escale l'an passé, pour *Bonne fête maman* d'Elizabeth Bourget, j'ai vu de bonnes choses intelligentes, mais j'ai aussi vu des pièces que j'aimerais ne jamais écrire. Sans beaucoup connaître le genre, j'adhérais aux préjugés courants. Dans le journal de Richmond, je ne voulais pas critiquer, mais seulement décrire les histoires pour donner aux gens envie d'aller au théâtre. C'est sûr que je disais aussi si j'aimais ça ou pas... Alors, vous faisiez de la



Chantal Cadieux

critique ! « Bien... je ne suis pas très très critique; moi, j'embarque facilement dans les spectacles que je vois. » Est-ce qu'un critique ne peut pas être aussi bon public ? « Oui, j'espère. »

Ce qui a donné à Chantal Cadieux le plus le goût de l'écriture, c'est d'avoir vu à Sherbrooke des pièces comme *Albertine, en cinq temps* ou *La Nuit des petits couteaux* grâce aux tournées du TPQ. « De bonnes pièces d'auteurs québécois, qui rejoignent ma réalité : c'était une expérience fascinante. J'ai aussi fait beaucoup d'improvisation au cégep, avec la Ligue collégiale, puis avec le réseau de la Ligue Majeure d'improvisation, sans pour autant projeter de devenir comédienne. Mais quand je suis entrée à l'École, je me suis

rendue compte que je ne connaissais pas grand chose au théâtre. J'ai dû faire beaucoup de rattrapage par des lectures. » Après ses trois années de cours, sous la direction de professeurs tels Marie Cardinal, René-Daniel Dubois, Alain Knapp ou Antonine Maillet, elle constate avec ravissement que l'écriture lui permet d'intégrer toutes ses expériences passées : l'interprétation, qu'elle a pratiquée au cours de sa première année à l'École Nationale, le droit, dont elle garde un excellent souvenir, et toutes les autres carrières qu'elle aurait pu mener si elle n'avait pas été acceptée en écriture. Il ne faut donc pas s'étonner par exemple si plusieurs de ses personnages étudient le droit.

En 1989 et 1990, Chantal Cadieux

écrit cinq textes dramatiques, dont un en collaboration, qui sont produits à l'École Nationale de théâtre. Un d'entre eux, *Parfums divers*, est mis en scène par Serge Denoncourt et reçoit le prix Yves Satrouve avec sa fille et même avec une bru qu'elle ne connaissait pas.

Avez-vous connu ce genre de problèmes avec vos parents ?

« Au contraire, je suis partie de chez moi à dix-sept ans et mon frère était dans un collège privé depuis l'âge de douze ans. Je crois que mes parents auraient plutôt voulu nous voir coller plus longtemps à la maison. Non, c'est quelque chose dont j'entendais souvent parler autour de moi. Je crois que ce phénomène est plus récent. D'après les réactions des spectateurs, ça arrive plus aujourd'hui qu'autrefois. Après avoir écrit ma pièce, j'ai aussi entendu parler d'une dramatique de Janelle Bertrand sur cette question. Les gens pensent que je m'en suis inspirée ou que ma pièce est une adaptation de cette dramatique, ce qui n'est pas du tout le cas. Heureusement, le public se reconnaît quand même et rit beaucoup. » J'aime beaucoup les pièces d'une heure trente sans entrée. Mais ça, au théâtre d'été, ce n'est pas rentable, ajoutais-je. « Non, je ne pense pas. »

Alors, cet *Urgent besoin d'intimité*, ça consiste en quoi ? « Il s'agit de parents qui, après vingt-sept ans de mariage, décident qu'ils en ont assez de voir leurs enfants s'incruster à la maison. Le fils est toujours là; la fille est partie mais elle revient sans cesse, et la mère est tannée. Alors, le père décide d'amener son fils dans le bois pour la fin de semaine après avoir lu un livre sur les relations père-fils; il veut suivre l'exemple des guerriers africains qui font faire à leur fils un week-end initiatique en vue de lui faire prendre conscience de certaines choses pour qu'il parte de la maison. La mère, d'écue, doit rester chez elle. Ce rôle est très bien joué par Nicole Leblanc; c'est une espèce de *freak* qui aime John Lennon, fait brûler de l'encens et met des algues sur sa tête pour se détendre. On voit donc en parallèle ce qui se passe en forêt et ce qui arrive à la maison, où la mère se trouve avec sa fille et même avec une bru qu'elle ne connaissait pas. »

La nouvelle expérience du succès

Le Cirque du Soleil à Sainte-Foy jusqu'au 14 juillet

Jocelyne Richer

de notre bureau de Québec

LE TORSE encore bombé par l'accueil presque trop beau pour être vrai reçu aux États-Unis ces derniers mois, le Cirque du Soleil a dressé son chapiteau à Sainte-Foy avant de reprendre la route, après une série de supplémentaires, pour conquérir Toronto, Chicago, Washington et Atlanta où prendra fin, le 15 décembre, la formidable aventure de « La Nouvelle Expérience ».

Comme l'ont fait avant lui ceux de Montréal et des principales villes américaines, le public de la région de Québec peut donc à son tour goûter la féerie unique du Cirque du Soleil et participer au concert unanime d'éloges qu'il suscite partout où il s'arrête.

Le succès appelant le succès, depuis son arrivée à Sainte-Foy le 20 juin, le Cirque du Soleil fait salle comble, à telle enseigne qu'on a annoncé une série de supplémentaires, jusqu'au 14 juillet. Car il faut bien constater que tous les publics, qu'ils soient de Seattle ou de Sainte-Foy, procèdent tous de la même fascination pour l'oeuvre du Cirque. Grands

et petits, critiques blasés et spectateurs avertis, tout le monde en sort en se frottant les yeux, vaguement gaga, avec l'impression étrange d'avoir six ans et demi.

Le spectacle « La Nouvelle Expérience » a été vu jusqu'à maintenant par près d'un million de spectateurs, en une année d'existence seulement. Le taux d'occupation, aux États-Unis, était de 96 %. Participant au ronron général de contentement, les critiques américains semblaient à court d'épithètes pour qualifier ce qu'ils venaient de voir. Est-ce bien un cirque ? Ou plutôt du théâtre ? Ils étaient médusés et perplexes, cherchant la bonne catégorie, mais inconsciemment séduits.

Au long chapelet de prix et mentions déjà récoltés par l'institution montréalaise est donc venu s'ajouter, en mai dernier, le prix du Cercle des critiques de théâtre de New York, dans la catégorie « Expérience théâtrale unique ».

Théâtre ou cirque, ou mélange des genres, peu importe, il est vrai que « la Nouvelle Expérience » est unique en son genre et constitue le spectacle du Cirque du Soleil le plus achevé et le mieux conçu jusqu'à maintenant.



Le Cirque du Soleil fait salle comble à Sainte-Foy 20 juin.

La formule élaborée par Guy Laliberté et ses complices en 1984 avait déjà fait ses preuves. Elle avait le mérite de renouveler le genre, en préférant l'acrobate au chien savant. Elle est cette fois poussée encore plus loin, offrant au public un specta-

cle multidimensionnel où la conception artistique est plus que jamais présente, sans laisser dans l'ombre la prouesse physique.

Car le Cirque est peut-être avant tout une brillante démonstration des capacités physiques. Mais contrairement aux compétitions olympiques où l'athlète s'exécute pour dépasser un adversaire, ici il bouge pour la beauté du geste et le risque calculé de l'échec.

Le numéro le plus impressionnant est sans doute celui offert par Xu Hui Man et Gu Wei Hua, deux Chinoises qui offrent un surprenant ballet d'ombrelles et de tapis qu'elles font tourner du bout des pieds avec une maîtrise irréaliste. Mais le plus beau, celui qui donne des ailes et colle à la mémoire, est peut-être celui exécuté par la trapéziste Anne Lepage, éblouissant de grâce et de dextérité.

Le fait que le Cirque du Soleil ait choisi le langage universel du mime et des onomatopées, lui évite le piège des querelles linguistiques et patriotiques (éternel problème des artistes québécois), lui ouvrant de surcroît toutes grandes les portes de l'Amérique et, qui sait, du monde entier.

FAMOUS PLAYERS du lundi au vendredi 11h00 à 22h00 **INFO-FILM 866-0111**

PLUS DRÔLE QUE ÇA TU... FESTIVAL D'HUMOUR CANNES '80-'89

Maintenant à l'affiche!

Le PARISIEN 11 15 3 00 5 05 7 15 9 30

BYRON... IL REGRETTE SEULEMENT LES PÉCHÉS QU'IL N'A PAS PU COMMETTRE

"UNE SURPRISE AGREABLE QUI JUSTIFIE LE DÉPLACEMENT."

Luc Perreault, La Presse.

"UN FILM SUPERBE."

Odile Tremblay, Le Devoir.

ROWING WITH THE WIND

VO ANGLAIS AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

CAST: BILL GRANT • LIZZY WINKERS • VALENTINE PELKA • ELISABETH HURLEY • JOSE LUIS GOMEZ

SCRIPT ET RÉALISATION: GONZALO SIABEZ • PRODUIT PAR ANDRÉS VICENTE GOMEZ

DOLBY STEREO **LOEWS** 12 45 2 30 4 55 7 05 9 05

Un météorite. Un film imprévisible et superbe... C'est drôle, c'est délirant, c'est décapant. - Francine Laurendeau, LE DEVOIR

CHARLOTTE GAINSBORG **UN FILM DE BERTRAND BLIER** **ANOUK GRINBERG**

MUSIQUE DE PHILIP GLASS et ARNO

MERCI LA VIE

14 ANS (INDICATIF)

DOLBY STEREO **LE PARISIEN** 12 45 2 30 4 55 7 05 9 05

DOLBY STEREO **LAVAL** 12 45 2 30 4 55 7 05 9 05

aussi à l'affiche à La Paris (St-Hyacinthe)

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 6 JUILLET

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF

PRÉSENTE À 22:00

- concerto pour mandoline (Paisiello)
- symphonies nos 45 et 91 (Haydn)
- concerto pour piano no 19 (Mozart)

DEMAIN SOIR, 22:00

- ouverture et conclusion en ré majeur de la Musique de table (Telemann)
- concerti op. 3 nos 4-5-6 (Vivaldi)
- concerti RV 537, 539 et 564 (Vivaldi)
- concerti en fa et en mi (Telemann)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

CE SOIR: DERNIER SOIR!

6h30 GOODFELLAS V.F.

9h15 WILD AT HEART V.F.

DIMANCHE SEULEMENT:

1h00 Tous les chiens vont au paradis
3h00 MAMAN J'AI RATÉ L'AVION
5h00 PUMP UP THE VOLUME V.F.
7h15 UNE HISTOIRE INVENTÉE
9h15 WILD AT HEART V.F.

99¢
LUN. AU JEU.

1,99\$
VEN. SAM. DIM. ET FÊTES

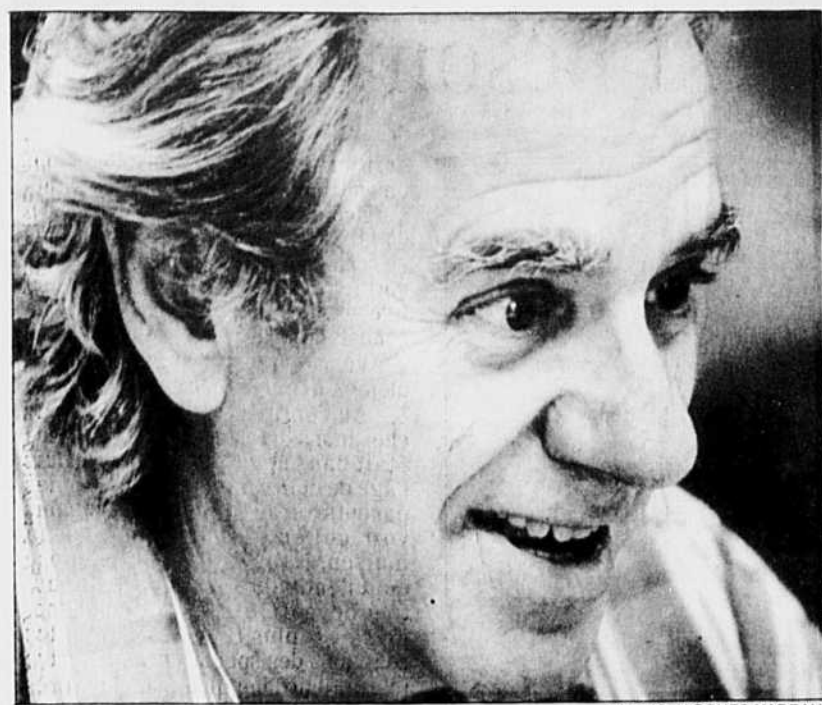
CHACUN DES FILMS

Prix pour tous, adultes et enfants.

Taxes (municipale et TPS) non-incluses

OUTREMONT
1248, RUE BERNARD 273-0437

MUSIQUE



M. Gaston Arel

PHOTO JACQUES NADEAU

Les Amis de l'orgue en congrès au Québec

Marie Laurier

LE QUÉBEC sera l'hôte de la Fédération francophone des Amis de l'orgue (FFAO) du 10 au 16 juillet. Cet organisme regroupe 12 000 membres dont une cinquantaine au Québec depuis un an seulement. C'est en effet en 1990 que des organistes et des facteurs d'orgue se joignent à la fédération, à l'instigation de Gaston Arel, de Réal Gauthier et de Guy Thérien.

« Il s'agit pour nous d'un événement exceptionnel, nous soulignait le coordonnateur du congrès, Gaston Arel, en entrevue au DEVOIR. Pendant une semaine, vingt-cinq des meilleurs organistes européens et québécois exploreront toutes les possibilités d'un instrument qui connaît un essor considérable ici depuis quelques années. »

Les Amis de l'orgue se font fort de promouvoir l'histoire, la facture et le répertoire d'un instrument de musique universel, car chaque église, de quelle que confession qu'elle soit possède son orgue ou au moins son harmonium. Le Québec pour sa part est doté d'une importante tradition dans la facture d'orgue, notamment dans la région de Saint-Hyacinthe qui regroupe les Casavant, les Létourneau, les Guibault-Thérien, et ailleurs les Karl Wilhelm et les Hellmuth Wolff. Ces dernières années, plusieurs institutions ont fait rénover et restaurer leurs orgues ou encore en ont acquis de nouvelles, comme ce fut le cas au Grand Séminaire de Montréal. On connaît également la renommée des fameuses grandes orgues Beckerath de l'Oratoire Saint-Joseph et de l'Immaculée-Conception, celui de l'église abbatiale d'Oka, signé Hellmuth Wolff et inauguré en 1973 par Gaston Arel, de même que l'orgue de l'église de La Purification de Repentigny construit par Guibault-Thérien et installé en avril 1989.

Dans une brochure publiée spécialement pour le congrès de juillet, Antoine Bouchard fait un bref historique de l'Orgue au Québec depuis les premiers temps de la colonie jusqu'à nos jours. Il rappelle que dès 1657 il y avait un orgue dans l'église paroissiale de Québec et un autre dans la chapelle des Jésuites. Au fil des ans, la facture d'orgue devait connaître une évolution normale mais au cours de cette dernière décennie, rappelle Antoine Bouchard,

cette discipline « aura été marquée par une reprise vigoureuse de la demande extérieure venant des provinces anglophones du Canada », notamment des États-Unis, du Japon, de l'Australie et de la Nouvelle-Angleterre.

Dans le cadre du congrès de juillet, une quinzaine de récitals d'orgue se donneront à Montréal et dans la grande région métropolitaine. Dom André Laberge inaugurera cette série de concerts sur le nouvel orgue de la chapelle du Grand Séminaire le mercredi 10 juillet à 10h30. Suivront ensuite dans l'ordre :

★ 10 juillet : Éric Brottier, de France, à l'église Saint-Mathias de Westmount à 13h35, Aline Letendre au Gesù à 15h30 et Raymond Daveluy à l'Oratoire Saint-Joseph à 20h;

★ le 11 juillet : Réal Gauthier à l'église Saint-Michel de Vaudreuil, à 9h, Gaston Arel à l'Abbaye cistercienne de Oka à 14h, Robert Girard à l'église de la Purification de Repentigny à 16h15 et Lucienne Arel à Saint-Jean l'Évangéliste à 20h;

★ le 12 juillet : Jacques Boucher à l'église Saint-Jean-Baptiste à 9h, Pierre Perdigon, de France, à l'Immaculée-Conception à 11h, John Grew, à la salle Redpath à 15h, Yves Préfontaine et Pierre Grandmaison respectivement à la chapelle et à la basilique Notre-Dame à 19h45 et 20h30;

★ le 13 juillet : Denis Bédard à la chapelle des Frères Maristes d'Iberville, à 9h et Hélène Panneton à l'Abbaye cistercienne de Tougemont à 11h15.

Cette véritable immersion des Amis de l'orgue dans le pays, dans ses orgues et sa culture, sera suivie les 17 et 18 juillet d'un colloque au Grand séminaire de Montréal sous le thème : Pour un chant d'Église à la fois traditionnel et contemporain. « Dans un cadre œcuménique, commente Gaston Arel, des musiciens-touristes francophones venus des rives de l'Atlantique-nord tenteront de promouvoir, au plan des idées et des réalisations pratiques, une expression encore plus pleine et vraie de la prière liturgique chantée du peuple chrétien, comme aussi une utilisation plus judicieuse de l'orgue dans la liturgie. »

Les concerts et le colloque sont ouverts au public, moyennant un prix d'entrée modique. Renseignements : 332-1756.

ARTS VISUELS

Aimer la matière chez Betty Goodwin

Betty Goodwin

œuvres 1965-1991
Galerie René Blouin, 372, rue Sainte-Catherine ouest.
Jusqu'au 9 août

Jean Dumont

JE SAIS bien qu'employer le terme « aimer » à propos de l'œuvre de Betty Goodwin n'est pas la découverte du siècle en matière de critique artistique. Le mot est suspect, son passé est lourd et son emploi ambigu dès qu'il s'agit de communication. Le caractère irrationnel de ce qu'il définit le confine au domaine du privé, puisqu'il ne peut, publiquement, rien dire qui soit compréhensible à tous.

Parce que sans doute je n'en trouve pas d'autre, je l'emploie pourtant, avec les risques que cela comporte, pour tenter de dire un sentiment, ressenti en visitant l'exposition actuelle de Betty Goodwin chez René Blouin, et qui touche, justement, à la communauté des hommes. Bien entendu, le terme ne dit pas là le jugement. Pas plus qu'il n'est le gage immédiat de l'émotion. Il essaie plutôt de traduire une sorte de sollicitation du sensible.

D'ailleurs ce n'est, au premier chef, ni plaisir ni déplaisir qu'apporte cette sensibilité éveillée, mais bien un état de compréhension primordiale, enfouie, qui n'a rien à voir avec l'intelligence mais qui pourtant la précède et y conduit. Un sentiment proche peut-être de ce que Michel Serres essaie de définir quand il suggère qu'il existe des lieux où l'apparence est dense de sens, où le paysage dit, où le phénomène trouve son logos. Il poursuit d'ailleurs en disant : Notre monde se recueille en des lieux essentiels, poches, plis, fonds de cratères, portes pour un autre monde, ouverture sur les choses...

Ouverture sur les choses. Si l'on passe du lieu de la terre au lieu de la peinture la phrase tient toujours, et le sentiment qu'elle sous-tend. Le « style » de Betty Goodwin est fait de cette matière-lieu, de cette matière-sens, né de son emploi plus que de son traitement. Il touche donc chacun d'entre nous d'une complicité instinctive, archaïque, qui nous réunit tous autour de l'œuvre. Nous comprenons sans mots l'épaisseur

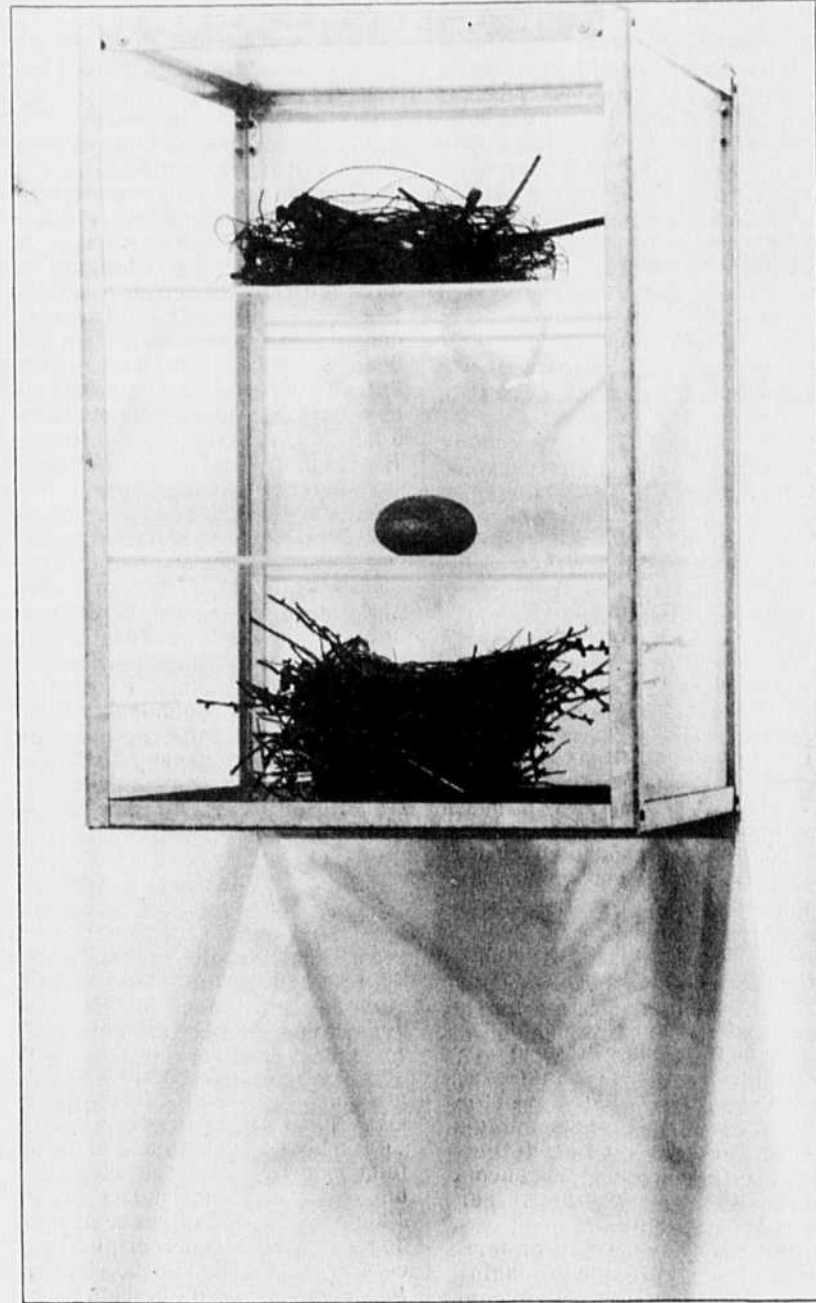


PHOTO LOUIS LUSSIER

Nests and Stone No 2, de Betty Goodwin.

muette des noirs, le grain sombre de la bache retrouvée, les reprises et les coutures, la matité de l'acier.

Je pensais, en circulant de l'un à l'autre de ces « lieux essentiels » combien nous gagnerions si nous étions présentées plus souvent ce type d'expositions qui, à l'opposé des

rétrospectives où se jouent habituellement à côté des possibilités d'une compréhension exhaustive, la complexité des savoirs et celle de l'histoire, guide le spectateur dans une sorte d'espace topologique de l'œuvre, fait de points saillants, de voisinages, de raccourcis. Un espace

beaucoup plus proche du fonctionnement quotidien et véritable de l'artiste, que de celui de l'histoire de son œuvre.

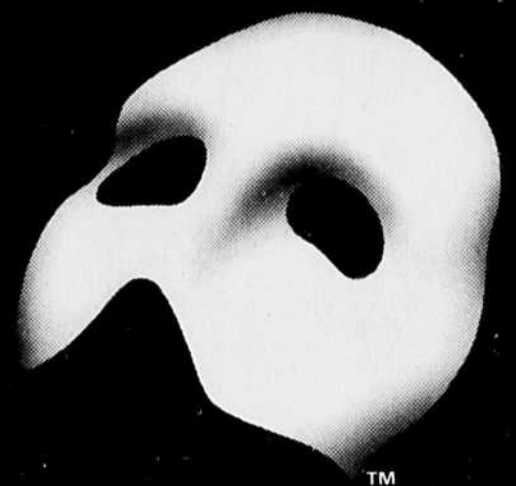
Ces expositions ne peuvent dire tout, et les choix du conservateur sont essentiels. Dans ce cas, par exemple, René Blouin, n'a pas présenté les corps souffrants traités magistralement par l'artiste, pour la bonne raison qu'ils nous sont devenus relativement familiers. Mais celui, esquissé, qui couronne Distorted Events No 1 (1989-90) témoigne pour tous les autres, lui dont la main pend comme une trace sur la céramique blanche et chirurgicale, maculée d'un goudron épais, paradigme de la matière-sens dont je parlais plus haut.

Ce qu'une exposition comme celle-ci dit par contre le mieux c'est, par dessus les époques, les techniques, les thèmes, le dialogue étonnant des pièces les unes avec les autres. L'accrochage minimal, et non linéaire dans le temps, favorise les découvertes et les enchantements. Les objets sont bien là le moyen de la pensée. Une pensée qui questionne, revient sur ses questions, les reformule, les abandonne, les reprend, une pensée qui comme la nôtre est naturellement obsessive, parce qu'inquiète. Et les objets le disent. Nombre de ces pièces n'ont jamais été présentées au public, alors ne les manquez pas. Voyez, par exemple, comment Nests and Stone No 2, de 1991, répond à Nest, un monotype et collage daté de 1965.

De la même façon, Steel Door, de 1973, une photo d'une porte en acier marquée de graffitis, et dont René Blouin dit qu'elle peut être née de l'intérêt, du lien de Goodwin avec la gravure, répond à l'étonnant Steel Room No 4, de 1991. Remarquez aussi combien, dans cette pièce, l'arc d'acier qui sous-tend la paroi supérieure, et les rivets qui scellent la porte sans illusions, renforcent le pathétique et la définition de l'image mentale de ce passage dernier.

Il faudrait s'arrêter longuement sur la trace des écritures dans certaines œuvres, sur cette recherche de la définition, parallèle à celle de la matière. Logos culturel doublant son équivalent archaïque. Mais on ne peut tout dire. Il est inutile de tout dire : la merveilleuse complicité de la matière fera son œuvre.

MISE À JOUR SUR LES BILLETS



TM

HORAIRE DES REPRÉSENTATIONS
DU 12 NOVEMBRE 1991 AU 20 FÉVRIER 1992

EMPLACEMENT	MAR. AU JEU. 20H MATINÉES DU SAM. 14H MATINÉES DU DIM. 15H	VEND. ET SAM. 20H	MATINÉES DU MERC. 14H
Parterre	NOVEMBRE	LIMITÉ	DISPONIBLE
	DÉCEMBRE	DISPONIBLE	LIMITÉ
	JANVIER	DISPONIBLE	LIMITÉ
	FÉVRIER	DISPONIBLE	DISPONIBLE
Corbeille	NOVEMBRE	DISPONIBLE	TRÈS LIMITÉ
	DÉCEMBRE	DISPONIBLE	LIMITÉ
	JANVIER	DISPONIBLE	LIMITÉ
	FÉVRIER	DISPONIBLE	DISPONIBLE
Balcon	NOVEMBRE	DISPONIBLE	LIMITÉ
	DÉCEMBRE	DISPONIBLE	DISPONIBLE
	JANVIER	DISPONIBLE	DISPONIBLE
	FÉVRIER	DISPONIBLE	DISPONIBLE

Prix rabais disponibles pour les avant-premières et les matinées du mercredi. L'information sur la disponibilité des billets est exacte au moment d'imprimer.

The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

PLANIFIEZ TÔT...
ÉVITEZ TOUT
DÉSAPPOINTMENT!

SEULEMENT TROIS MOIS
DU 12 NOVEMBRE 1991
AU 20 FÉVRIER 1992

Avant-premières:
12 et 13 novembre
Gala d'ouverture:
jeudi 14 novembre 1991

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE
AVEC LE PHANTOM
(514) 790-2222

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts, Montréal

Billets en vente également au guichet
de la Place des Arts et aux guichets
TicketMaster (situés dans certains
magasins de La Baie)

Groupes: (20 personnes minimum)
téléphonez: (514) 874-9153 au Québec
(416) 925-7466 en dehors du Québec

Version Originale!

Commandité par:

Canadien

La Presse

ORGUES AU QUÉBEC 1991 HUITIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL RÉCITALS D'ORGUE À MONTRÉAL

10 juillet	10h30 Grand Séminaire	ANDRÉ LABERGE	12 juillet	09h00 St-Jean-Baptiste	JACQUES BOUCHER
13h45 St. Mathias Ch.	ÉRIC BROTTIER (Fr.)		11h00 Imm.-Conception	PIERRE PERDIGON (Fr.)	
15h30 Église du Gesù	ALINE LETENDRE		15h00 McGill : Salle Redpath	JOHN GREW	
20h00 Oratoire St-Joseph	RAYMOND DAVELUY		19h45 Chapelle Notre-Dame	YVES PRÉFONTAINE	
11 juillet	20h00 St. John the Evangelist	LUCIENNE AREL	20h30 Basilique Notre-Dame	P. GRANDMAISON	

Billets en vente à la porte : 11,00 \$ / 9,00 \$ (étudiants et 18 ans et +)

Musiques & Traditions du monde et le FESTIVAL D'ÉTÉ INTERNATIONAL DE QUÉBEC
Présentent en première à Montréal

SOEUR MARIE KEYROUZ

Chants millénaires
sacrés

La tradition Maronite
et Byzantine
Ensemble de 10 voix
et musiciens

Cathédrale
Christ Church
635, rue Ste-Catherine Ouest,
coin Université

Samedi 13 juillet
à 20h30

Billets: 19,56 \$ (+ taxes).

Disponibles chez Archambault Musique, Spectrum, La Baie (centre-ville), Place Ville-Marie, Expos, les
magasins Provigo, comptoirs Admission et par téléphone 1-800-361-4595 Renseignements 845-1307

«une voix
exceptionnelle,
cristalline»
«une perle
sacrée»
«subtiles
arabesques
du chant
oriental»



ARTS VISUELS

Le souffle vital : 10 sculpteurs japonais contemporains

Musée des Beaux-arts du Canada
380, Promenade Sussex, Ottawa
Jusqu'au 22 septembre 1991

Tadashi Kawamata

Galerie Brenda Wallace
372, ouest Rue Sainte-Catherine
Jusqu'au 10 août 1991

Marie-Michèle Cron

CE QUI surprend, tout d'abord, c'est l'odeur. Une odeur rassurante, une odeur de bois; et puis, la vision vertigineuse d'une accumulation de rondins empilés les uns sur les autres, qui croisent et courtisent effrontément des centaines de petites briques posées en équilibre précaire dans un effet de sérénité et d'harmonie hallucinant. Pendant un bref laps de temps, j'imagine ce scénario : si j'extrais un fragment de cette « tapisserie » qui couvre les murs de la salle en une carrière à ciel fermé, tout s'écroule comme un château de cartes. À l'extérieur, « Retour à soi », l'oeuvre *in situ* de Takamasa Kuniyasu, serait rongée par les intempéries, coiffée de neige en hiver, décapée par la pluie en été. Construction, déconstruction; ordre, désordre. Tout, ici, est régi par le passage du temps : travail minutieux et patient de l'artiste, (il cuit et fabrique lui-même les briques à la main, découpe les bilots avant de les disposer dans l'espace) et par l'érosion naturelle des matériaux voués à l'éphémérité.

Kuniyasu, en assemblant symboliquement les différentes parties du cosmos, ne manque pas de souffle. Et les autres artistes qui font partie de l'exposition « *Le souffle vital : 10 sculpteurs japonais contemporains* » présentée exclusivement en Amérique du Nord par le Musée des beaux-arts du Canada (MBAC) après Tokyo, Los Angeles, Chicago et Fort Worth, non plus. Ce projet mis sur pied en conjonction avec le Musée Hara d'art contemporain de Tokyo et le conservateur de l'art contemporain Howard N. Fox du Los Angeles County Museum of Art (LACMA), coordonné par Diane Nemiroff, conservatrice de l'art cana-

dien contemporaine au MBAC, nous éclaire sur une des facettes de ce courant pour le moins original. Sans renier totalement les pensées shintoïste et bouddhiste, il puise à même l'esthétique traditionnelle nipponne et l'art contemporain occidental, les composantes inhérentes à un discours profondément enraciné dans la nature : l'homme est intrinsèquement lié à elle. Et pourtant jamais, de son geste, il ne la domine : il la laisse vivre et respirer.

L'art, en suivant les préceptes de la philosophie orientale, devient le point de jonction entre l'artiste et les forces organiques. La forme, comme l'univers, bouge, constamment fluide. Ainsi, moi qui suis habituée à ce que celle-ci s'oppose au chaos, à ce que stabilité rime avec finalité, je me sens dépassée par cette force interne qui ruisselle des sculptures : soumises à l'inachevé et au cycle inévitable de la vie et de la mort, modelées de matériaux simples (bois, métaux, fibres, pierres, minéraux), elles se font écho, bousculant ma pensée cartésienne, déstabilisant ma façon de voir l'organisation du monde. Il n'est pas étonnant alors que la mise en scène urbaine de Tadashi Kawamata (spécifiquement conçue dans le cadre de l'exposition avec l'installation de Kuniyasu), contrastant violemment avec les lignes high-tech du Musée des beaux-arts du Canada, le Jardin de la taïga soigneusement pensé et dessiné par l'architecte-paysagiste Cornelia Oberlander et l'environnement imposant du Parlement, soulève tant de polémiques et de passions. Les *Favela*, ces huttes construites de bouts de bois, de planches clouées précairement où reposent, à l'intérieur, des oreillers blancs et fraîchement repassés comme signature raffinée de l'artiste, empruntent leur identité aux taudis qui cernent le Brésil, pays surpeuplé et affamé. Mais, nul besoin d'aller si loin pour constater l'envers social de nos grandes villes et se pencher sur l'état d'urgence dans lesquelles elles gisent (À New York, les mieux lotis dorment et vivent dans leurs voitures... les autres se contentent de la rue). Kawamata qui présente parallèlement un projet montréalais à la Galerie Brenda Wallace, injecte dans le calme et la propreté, les souillures fabriquées par nous, gens civilisés, qui avons

peur parfois de voir « la réalité » en face. Et toujours, il récupère et utilise ces matériaux qui seront détruits après leur assemblage.

Cet aspect de la mouvance, de la désintégration à laquelle est vouée l'oeuvre d'art, désintégration qui en renie alors sa pérennité, se répercute dans la démarche plastique d'autres artistes de l'exposition. En recyclant du bois trouvé sur des chantiers de démolition, Kazuo Kenmochi arrive à recomposer une immense structure, une sorte de coquille pleine occupant l'espace de ses membres calcinés, de ses palissades rognées par les vents. Sur les murs, des photos léchées par des traces de peinture noire et rougeoyante dramatisent et incendient les lieux de récupération du matériau retraçant ainsi, ses origines, son évolution et son érosion. Cette installation me fait penser sur un certain plan formel, à celle de l'artiste montréalais Peter Krausz, « *Archipelago* », exposée en 1987 à « Stations » (Centre international d'Art Contemporain de Montréal). Ici, il se dégage une nette impression de participer à un danger tangible, à une perte inévitable.

Toshikatsu Endo accomplit, quant à lui, un acte de purification par le feu, en faisant reposer sur de l'eau assoupie, un grand cercle noirci par les flammes. Cette sacralisation des forces de la nature subtilise aux éléments de la planète (eau, air, terre, feu) leur souffle vital imprégné de pensée Zen : toute matière est transitoire, fluctuante, placée dans un stade d'évolution constante. Ainsi de cette ronde de pierres alignées sur le plancher en un cercle brûlé où se cachent des cailloux en bronze, rappelant dans cette façon de mêler le vrai et le faux, matériaux « nobles » et « primaires », l'art pauvre d'un Giuseppe Penone. « *Lotus II* » est une aire de repos, de méditation. Comme les temples shintoïstes de Isamu Wakabayashi, menhir ou cénotaphes qui gardent la mémoire du soufre jaune et qui allongent sur les murs, leurs longues feuilles de cuivre zébrées de teintes bleues et noires en une émulsion chimique cristallisée par l'artiste. Une divinité, peut-être, habite de sa présence invisible, les arbres métaphoriques de ce « Jardin de sulfure ».

Car l'artiste n'essaie pas de conquérir la nature : elle est bien trop

Le passage du temps



Sans titre (1990), de Chuichi Fujii.

forte pour lui. Et pour Emiko Tokushige, la seule artiste féminine de l'exposition qui plie, attache, et harcène de cordes, des ballons en fibres épaisses et peu maniables de palme. Parfois, une feuille se rebelle et jaillit de ces formes compactes qui ressemblent par tous les pores de leur peau coriace : corps recourbés par l'énergie tellurique qui les secoue, lits ou fauteuils de cuir rude, chevelures en bataille qui veulent rester ébouriffées.

On sent qu'à derrière les attaches qui contiennent leur besoin d'évasion, souffle une puissance contagieuse. Ainsi, Chuichi Fujii engage un loyal combat avec la matière. Le cède taillé par les outils du sculpteur se tord, convulsif, pour se lancer dans les airs, en une boucle, une trompe d'éléphant, un serpent prêt à se mordre la queue.

Le matériau transporte des émotions diverses. Kimio Tsuchiya, dans cette extrême simplicité d'arranger du bois flotté de la baie de Tokyo en une figure circulaire, crée un puzzle, un « paysage », où chaque pièce s'emboîte comme une poésie brute et concrète. En y rajoutant du bois usagé et de vieux magazines, elle se métamorphose en un immense éventail somptueux, un « Silence » déplié comme une allégorie dans l'espace

attendant. Nous sommes stupéfiés par cette oeuvre qui tient sans socle, sans armature, seulement animée par les lois de l'équilibre et de la gravité, et figés devant la forêt fossilisée de Shigeo Toya où nervures, sillons, vagues silhouettes sculptées, courent dans de multiples piliers en bois, couverts de gris et de blancs glacés, comme des stalagmites. Ces oeuvres chamaniques qui répondent aux totem lisses et travaillés du Koichi Ebizuka, sont marquées d'un creux qui forme charnière entre l'intérieur et l'extérieur. Sanctifiées par la lave d'un volcan éteint, elles réveillent subitement, l'image de Pompéi pétrifiée par la cendre.

Méconnues du grand public, peu exposées dans les musées américains ou européens (à l'exception de Kawamata) où l'on démontrait plutôt l'influence de l'Ouest sur l'art japonais, les oeuvres du « *Souffle vital* » pallient aux lacunes qui entourent ce type de propositions artistiques actuelles. Elles répondent justement à ce besoin, plus que nécessaire aujourd'hui, de réfléchir à cet hommage que les artistes, en appréhendant de manière inusitée le réel, rendent à la nature. Et à nous, occidentaux : une leçon de sagesse et d'humilité.

Tadashi Kawamata

KAWAMATA est un guerillero urbain. Il parasite les territoires propres à son intervention « sauvage » : récupérer des matériaux, de simples rebuts oubliés dans des immeubles ou divers chantiers de construction, les assembler en architectures temporaires... qui seront détruites après leur existence éphémère sur terre. À Montréal, parallèlement à l'exposition « *Le souffle vital : 10 artistes japonais contemporains* » qui se tient au Musée des beaux-arts du Canada, l'artiste a construit des petites cabanes disséminées sur des places spécifiques de la ville : au moment où j'écris ces lignes, elles ont disparu sous la main vengeresse de résidents mécontents ou tout simplement, sous les tourments atmosphériques de la nature. Alors, viennent se fondre dans leur espace de représentation où qui contredisent leur environnement immédiat ?

La photographie arrive à la ressource des installations, comme trace d'une mémoire citadine, comme souvenir indélébile de lieux en perpétuelle transformation. Chez Brenda Wallace, où Kawamata avait montré en 1989 des dessins de grand format en préliminaire au projet de la « Mercer Union's Colonial Tavern » de Toronto, il nous présente ses « *Field Work* », (de petites oeuvres *in situ*) qui font office de journal de bord. Les « *Field Work* » viennent alimenter en appendice, les travaux à grande échelle dont l'artiste semble friand. Ainsi on voit dans la petite salle de la galerie, une hutte minuscule, un prototype de « *Favela* » et sur le mur, une maquette de l'installation à Ottawa. Puis, des photos en noir et blanc affichent la dimension sociale de l'art de Kawamata. Le plus bel exemple est cette image publicitaire vantant les mérites d'une « Honda Accord » (Elle ne se contente pas d'être belle écrit-on). Plantée devant un mur décrépit où s'efface la silhouette d'une ancienne bâtisse, elle surplombe une baraque rapiécée de planches, de clous, de morceaux de bois. Le contraste entre ce pilier de la technologie de pointe qui émerge, tel un clin d'oeil fortuit à l'hégémonie japonaise, d'un terrain vague et cette construction condamné à disparaître rapidement, n'en est que plus frappant.

Kawamata pervertit l'ordre des choses et joue avec les dualités : art et anti-art, espace privé et espace public. Avec lui, la ville se retourne sur elle-même comme un gant, montrant impudiquement ses excroissances urbaines, détritus de notre société de consommation qui rejette tout ce qu'elle a assimilé. En brisant les frontières de l'espace interne qui devient, par la même occasion, une extension sur l'environnement, l'artiste crée une spirale sans fin. Les murs de la maison ouvrent sur la rue. Les édifices ouvrent sur la cité. La cité ouvre sur le pays. Le pays ouvre sur le monde. Le cercle s'agrandit indéfiniment.

On peut apparenter aussi les réalisations sculpturales internationales de Kawamata aux emballages soigneux de Christo, entouré d'une nuée de collaborateurs. À la grande différence que pour Kawamata, cet autre citoyen du monde, les formes ne sont jamais complètes : inachevées, elles vivent sans toit ni loi.

LES ANNÉES 20
L'ÂGE DES MÉTROPOLES

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
20 JUIN - 10 NOVEMBRE 1991

TOUS LES JOURS DE 10 H À 19 H, LES SAMEDIS JUSQU'À 21 H
BILLETTERIE OUVERTE JUSQU'À 18 H, LES SAMEDIS JUSQU'À 20 H
BILLETS EN VENTE AU MUSÉE ET AUX COMPTOIRS ADMISSION (514) 522-1245
VISITES COMMENTÉES GRATUITES LES MERCREDIS

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL 1379, RUE SHERBROOKE OUEST
AUTOBUS 24 OU MÉTRO GUY-CONCORDIA. INFO : (514) 285-1600 OU (514) 285-2000

Logos: 102 FRANCE, Gouvernement du Québec, Ministère du Tourisme, La Presse, AMERICAN BOOKS, CFTM, CMA 73 AM, CMA 800, CITE

ESPACE DESSIN
Commissaire Laurier Lacroix
du 2 juillet au 15 août

Beaulieu	Bougie	Fox
Gauchier	Jodoin	Horvat
Lavallante	Mongeau	Robert
Simonin	Trépanier	Whittome

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

Les centres communautaires juifs de Montréal

5170 CHEMIN DE LA CÔTE STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC — 739-2301

Énergisez-vous !

Vous voulez connaître la nature de l'électricité ? comprendre les relations entre la vie, l'environnement et l'énergie électrique ? découvrir ces animaux fascinants qui produisent de l'électricité ? Rendez-vous à l'Électrium, le centre d'interprétation des champs électrique et magnétique d'Hydro-Québec.



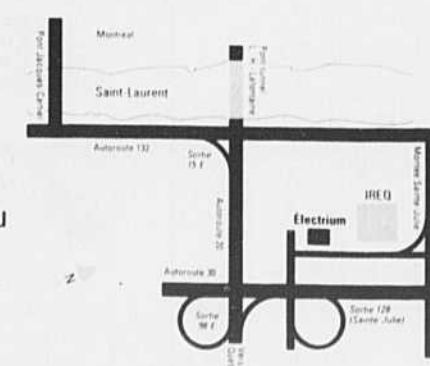
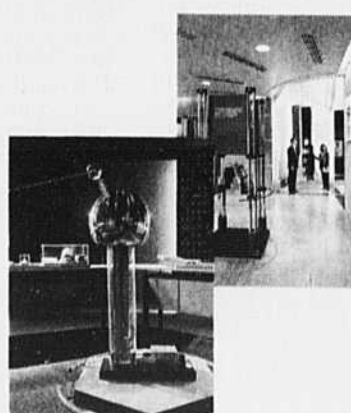
ÉLECTRIUM

Pour vous y rendre, vous n'avez qu'à suivre le mini-plan. C'est tout juste à vingt minutes du centre-ville de Montréal, au 2001 de la rue Michael-Faraday, à Sainte-Julie.

Mais avant, prenez bonne note des heures d'ouverture. En juin, juillet et août, vous pouvez le visiter tous les jours de 9 h 30 à 16 h. De septembre à mai, l'Électrium est ouvert de 9 h 30 à 16 h du lundi au vendredi et de 13 h à 16 h le dimanche.

Vous voulez d'autres renseignements ou faire des réservations de groupe ? Téléphonez au (514) 652-8977.

Entrée libre



Roger des Roches

La pornographie comme consolation à la mort



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

ROGER DES ROCHES est surtout un poète qui écrit des proses. C'est la première fois qu'il donne le nom beaucoup plus précis de roman à un de ses livres. On se doute bien que le titre, *La Jeune femme et la pornographie*, est une prise de position. Pour l'écrivain, il s'agit de combattre, par le roman, la vieille hypocrisie qui consiste à distinguer l'érotisme (bon chic bon genre et généralement pour les riches) de la pornographie (sale et généralement pour les pauvres). Qu'est-ce que la pornographie selon Roger des Roches ? Il en donne plusieurs définitions dont celle-ci qui montre bien que l'écrivain a un but moral et politique : « La pornographie... c'est l'amour de la réalité : la censure se révèle le seul vêtement véritablement indécent... », écrit-il.

L'idée de base du roman de Roger des Roches est très intéressante. Une jeune femme de vingt six ans, Hélène, est en train de mourir d'un cancer. On devine qu'elle a été belle mais elle ne l'est plus à cause de la chimiothérapie qui la ronge. Elle a mené une vie plutôt sage, limitée par des interdits moraux et sociaux bien que la jeune femme n'ait aucune inquiétude métaphysique et que, pour elle, le péché originel n'est qu'une défaillance génétique qui accable l'être humain de maladies. Alors, comment mourir dans le sentiment qu'elle a une vie courte mais complète, vraiment complète et libre de toutes les inhibitions apprises quand elle était en bonne santé ? La réponse est toute simple. Il faut vivre ses fantasmes les plus vrais jusqu'au bout.

La voilà toute seule dans son appartement. Armée d'un outillage moderne de photographie et de vidéo auquel s'ajoute des « aides maritales » classiques, elle constitue un « dossier pornographique » dont elle est le seul objet. Comme il est

impossible pour Hélène de séduire qui que ce soit à cause de sa condition physique, elle jette son dévolu sur un homme qui ne la connaît du tout mais qu'elle a vu et qui lui plaît. Elle lui fera transmettre ce dossier après sa mort par une amie qui devient son « exécutrice testamentaire ». Le tout forme une philosophie dans le boudoir en miniature et dans toute sa crudité. Là où Roger des Roches se distingue absolument du monde sadien et sadique, c'est qu'il ne perçoit pas la violence comme un inévitable fait de vie. La violence faite contre les autres, s'entend, car on ne peut pas dire qu'Hélène soit très gentille avec elle-même.

Malgré l'excellence de son sujet, Roger des Roches se donne beaucoup trop de facilités romanesques et des plus mesquines, outre qu'il a tendance à se sortir d'un mauvais pas par une plaisanterie sans se rendre compte qu'il y a une contradiction fondamentale entre les *sex shops* et les magasins de farces et attrapes. L'humour de Roger des Roches, qui lui vient d'une jeunesse Dada et d'une tendance au formalisme, diminue beaucoup la portée morale de son livre. Il y a donc la description systématique des photographies et des vidéos qu'Hélène prend d'elle-même en se tortillant un peu, ce qui est de bonne guerre. Mais il y a aussi un journal que la jeune femme tient et des lettres qu'elle écrit sans les envoyer. Tout ça, qui est en italique, brise la trame narrative du roman alors qu'il manque des grands pans physiques et psychologiques au personnage principal qui est attachant, du moins pour ceux qui aiment le courage, le panache et l'idée que la mort est une épreuve redoutable. De même, le décor est insuffisant et il rappelle fâcheusement le plus mauvais Huysmans avec sa musique liturgique et ses livres rares « reliés de pleine peau bourgogne ».

Il y a aussi beaucoup de problèmes de style qui auraient pu être évités avec un peu de soin. On comprend bien que Roger des Roches se soit amusé à imiter le style de la pornographie du XVIII^e siècle avec ses tics de vocabulaire et ses périphrases qui sont devenus des

classiques de l'hypocrisie que Roger des Roches dénonce pourtant. Le vouloir bien écrire, avec des formes un peu surannées ou des termes étranges pour qualifier le pénis, l'anus ou la vulve, est un des traits les plus terribles de la pornographie littéraire, surtout quand on ne manipule pas l'imparfait du subjonctif avec constance et efficacité. On ne peut pas dire non plus que les « comme quand » soient de bon style. Ou bien, on tombe sur des choses comme, « son érection tend le molleton. Il fait le tour du bureau », ce qui est beaucoup pour un molleton même en érection. Ou bien encore, cet « été ordinaire du Québec, sans printemps qui vienne l'introduire ». C'est par le biais de tels lapsus qu'on peut voir d'un auteur qu'il est rempli de son sujet. De tels errements grammaticaux et stylistiques sont d'autant plus agaçants que Roger des Roches pose dès les premières pages la question du langage pornographique au Québec ou le français de France n'est plus une incitation à la débauche depuis les années soixante. Puis, il escamote complètement la question, peut-être la plus intéressante de son roman.

Le personnage d'Hélène n'a pas que des aspects convaincants dans son attitude de défiance pornographique face à la mort. On le voit dans une des scènes les plus osées du livre. Roger des Roches y décrit les activités incestueuses d'Hélène, alors jeune adolescente de quatorze ans, avec son petit frère impubère qui « écarte les jambes comme une putain » et qui perd son érection « sous les fureurs de mes services », écrit-elle dans son journal. Ce motif est trop connu en psychologie féminine et en littérature pour qu'on puisse le mettre en doute. Mais le désir des enfants, comme le croit Hélène, est-il vraiment d'oser « lever enfin la tête vers le sexe de leurs parents et le toucher » alors que maintenant, sans doute à cause de la censure, « leur monde tremble toujours » ? Ce n'est pas évident. Dans le même domaine, en quoi se distingueraient théoriquement une *porn for kiddies* possiblement à venir dans un monde totalement libre et l'actuelle *kiddie*



Roger des Roches

PHOTO JACQUES GRENIER

porn. Et pourquoi passer à l'anglais alors que la pornographie française traditionnelle regorge d'enfants volés dont on abuse ? Le romancier répond à ces questions par des pirouettes.

Arrivée au bout de sa corde, Hélène se suicidera en avalant des comprimés de morphine, tout en écoutant l'*Introëbus* (hi hi) du *Requiem* de Mozart. Les dernières pages du roman sont une apologie posthume du pénis et du sperme. Il y a cette constatation surprenante et quasi freudienne que la femme, somme toute, n'est qu'un énorme pénis tendu à partir de son propre ventre à lui, ce « lui » représentant l'homme. Mais il y a aussi cette expression, plutôt jolie quand on songe qu'il s'agit d'une partie de plaisir où les protagonistes font

appel à tous les orifices disponibles sauf les narines et les oreilles : « le théâtre de la bouche », d'ailleurs inspiré d'Annie de Brun, la spécialiste de la dramaturgie sadienne.

Quand l'exécutrice testamentaire d'Hélène apporte à l'homme mystérieux (qui doit être écrivain car son éros est fragile) les quatre coffres qui contiennent les expériences pornographiques d'Hélène, c'est-à-dire le matériel de ce roman, elle dit : « Vous verrez, c'est simple et beau ». Roger des Roches n'est donc pas mécontent de lui. Est-ce que ce roman est simple et beau comme il l'affirme ? On hésite à le dire à cause de son inégalité de ton, des lacunes de l'argumentation et des contradictions de discours. Du moins, Roger des Roches y a mis beaucoup d'énergie et ses trouvailles

Jeanne la Folle

UN AMOUR FOU

Catherine Hermaty-Vieille
Paris, Olivier Orban, 1990, 464 pages

Odile Tremblay

OÙ FINIT l'histoire ? Où commence le roman ? Il y a une sorte d'alchimie mystérieuse dans le roman historique où des bribes de passé se mêlent à la fiction et où le lecteur ne sait trop démêler au fil des pages quand il voyage dans le temps et quand l'imagination de l'auteur l'emporte au grand galop. *Un amour fou* est de ceux-là, à première vue largement fictif, pourtant alimenté par une bibliographie imposante. Mi vrai, mi rêvé.

Catherine Hermaty-Vieille n'en est pas à son premier roman historique. On lui doit notamment *La marquise des ombres*, *L'épiphanie des dieux* et *Le grand Vizir de la nuit* qui lui valait en 81 le prix Fémina. Dans un style grand public nourri de dialogues, l'historienne interroge aujourd'hui le destin énigmatique de Jeanne de Castille, dite Jeanne la Folle, fille d'Isabelle et de Ferdinand d'Aragon. L'héroïne fut claquemurée à 46 ans au secret absolu dans une sombre forteresse espagnole. Pourquoi ? s'est demandée Hermaty-Vieille.

Nous sommes à Grenade à la fin du XV^e siècle, la ville mauresque vient de tomber aux mains d'Isabelle de Castille, un Génois nommé Christophe Colomb s'apprête à prendre au nom de la souveraine l'assaut des Amériques. Quant à Jeanne, l'héri-

tière de l'Empire espagnol, son destin sera d'épouser Philippe le Beau, souverain des Flandres, et d'aller s'exiler dans son plat pays. *Un amour fou* est, comme son nom l'indique, l'histoire d'une passion dévorante ; celle que voue la nouvelle reine des Flandres au volage époux que ses parents lui ont accordé. Philippe se laisse séduire quelque temps par sa jeune femme, puis s'amuse à folâtrer ailleurs. Bafouée, trompée, éperdue de jalousie, quasi prisonnière d'une cour au protocole rigide, Jeanne de Castille ne sera plus que chagrin et douleur.

Dans un accès de vengeance et de désespoir, ira-t-elle jusqu'à verser elle-même le poison qui tuera l'infidèle ? Catherine Hermaty-Vieille le laisse entendre. Amour et deuil sont bientôt confondus. Jeanne, par ordre de son père Ferdinand, devra finir ses jours dans la sombre forteresse de Tordesillas, confinée au secret, à jamais prisonnière.

Comme dans plusieurs romans de ce type, la trame historique sert ici surtout de support à une intrigue sentimentale et verse parfois dans l'eau de rose. Les complots du roi de Naples, les ronds de jambe français, les conjurations de Philippe le Beau pour ébranler l'Espagne, les alliances, mésalliances et trahisons qui font le sel des relations européennes du temps sont trop peu esquissés. Catherine Hermaty-Vieille les a reléguées au rang d'éléments de décor sans maîtriser au même titre que Jeanne Bourin l'art de faire parler les costumes, les usages, les objets.

Un amour fou décrit pourtant bien la situation de ces femmes d'ascendance royale mariées à des fins politiques, utilisées comme monnaie d'échange, comme tampons entre leurs familles et leurs belles familles, toujours soumises, jamais consultées. Catapultée dans un monde qu'elle ne contrôlera jamais, Jeanne de Castille se verra abandonnée par son père, bafouée par son mari, trahie par son fils, réduite à un silence que certains nommeront folie.

Vivre sous le regard de l'ange



Lisette MORIN

▲ Le feuilleton

Lettre à Raymond qui ne croit pas au bon dieu

Christian Combaz
Paris, 1991, Robert Laffont, 192 pages.

LES OCCASIONS ne sont pas nombreuses de consacrer un feuilleton à l'ouvrage d'un croyant engagé, selon l'expression convenue. Ou, plus honnêtement, avouons qu'il est devenu plutôt rare de provoquer ces occasions.

Autrefois, un grand coup de gueule comme *Dieu est Dieu*, nom de Dieu, de Maurice Clavel (Quinzé/Grasset 1976), permettait de réveiller un certain nombre de lecteurs et de lectrices ; parvenait même à les convaincre qu'au bout de la colère de cet écrivain, combattant vigoureux jusqu'à sa mort, survenue en 1979, il y avait « une espérance toute nouvelle ».

De nos jours, il reste bien pour témoigner, dans un registre plus mesuré, plus orthodoxe mais non moins sincère, le nonagénaire Jean Guilton, immortel presque dans les deux sens du mot (!), et le décépant billetiste du *Figaro*, André Froissard, qui assure que Dieu existe puisqu'il « l'a rencontré ».

Plus étonnant, plus singulier, m'apparaît la démarche de celui que je ne connais que dans son travail de journaliste mais qui est aussi un romancier connu (*Messieurs — 1979*, *À ceux qu'on n'a pas aimés 1988*). Retiré à la campagne — il vit dans l'Aveyron — Christian Combaz y a sans doute rencontré l'homme qu'il prénomme Raymond, pour les besoins de la cause, « transporteur routier reconverti dans l'agriculture, la bonne chère et l'amitié », comme il le présente en préface, et à qui il adresse sa « lettre ». Bien qu'il sente « gêné de prêcher la sagesse à un homme qu'elle semble avoir élu

malgré lui », l'auteur n'en tente pas moins, avec des mots simples, une argumentation d'une grande clarté, de le convaincre que Dieu existe. Mieux, que Raymond, qu'il le veuille ou non, vit sous le regard de l'ange.

En fait, c'est à une question troublante, la seule au fond que lui ait jamais posée Raymond, que son ami tente de répondre : « Pourquoi Dieu laisse-t-il faire le mal ? Pourquoi, s'il est si puissant, ne vole-t-il pas au secours des hommes que l'histoire sacrifie, que les raz de marée engloutissent, que les tremblements de terre aplatissent, etc. ? »

Le plaidoyer peut sembler pro domo. Et celui de Combaz n'apparaît ni plus convaincant ni mieux inspiré que celui des théologiens de tout poil, des « convertisseurs » qui, à travers les âges, et depuis l'aube de la chrétienté, ont voulu prouver l'existence d'un Être supérieur. « Dire que tout a un sens est ridicule, admet l'auteur de la *Lettre à Raymond qui ne croit pas au bon Dieu*, cela semblerait justifier une catastrophe avant qu'elle se produise. Pour ma part je préfère dire que tout revêt un sens. On ne choisit pas les catastrophes, elles font partie des errements de la nature qui ne veut ni le bien ni le mal. »

Au long de l'épître que Christian Combaz destine à son ami, qui l'a d'ailleurs provoqué en lui réclamant ce petit livre, on apprend à bien connaître ce sexagénaire, bon et droit, mais en même temps à reconnaître que l'épistolier a choisi un excellent prétexte pour appréhender notre époque, ses bons et ses mauvais coups, et les limites de ce qu'il est convenu d'appeler le progrès scientifique. Il n'exclut pas une critique assez virulente de l'éducation telle qu'on prétend l'imposer aux enfants d'aujourd'hui.

« L'interrogation permanente sur le sens des choses, la dimension de l'univers, ses mystères, la faculté d'éprouver le vertige de la transcendance à travers des idées simples, la morale immédiate et quotidienne qui découle de ce vertige, tout cela devrait être au programme des écoles depuis fort longtemps. »

Entre parenthèse, l'auteur ajoute : « Ne parlons même pas des séminaires. Comme les trois quarts des gens élevés dans la religion catholique, j'attends qu'on forme des prêtres qui excitent l'esprit, des porteurs de flamme et non des éteignoirs. J'attends qu'on parle de l'inconnaissable et de l'inconnu à l'église. »

Ambitieux, Combaz va jusqu'à se ranger dans le camp de ceux qui « soupçonnent que la conquête de l'espace est une anerie ». Que « la connaissance géographique de l'univers, la visite des anneaux de Saturne, le fantasme du voyage interstellaire et la sortie du système solaire illustrent de manière pitoyable les limites de la voie royale que nous prétendons avoir choisie. Notre civilisation d'arpenteurs est en train de tutoyer sa dernière frontière avec un regard d'esclave ».

Rédigée entre le 2 octobre et le 7 décembre de l'année dernière, cette lettre, destinée à un homme juste, parle surtout d'amour et tente d'apprivoiser l'approche de la mort : « Si Dieu est amour, explique Combaz, c'est d'avoir consenti à son altération par la matière, et son rhume vient de là. Quand Dieu prend froid, l'univers commence et l'entropie aussi. (L'entropie, c'est la disposition et le refroidissement des éléments de l'univers après

éternement.)

Curieuse parabole que celle de l'altération qui, pour l'auteur, est à la fois le produit et la condition de l'amour. « Le nombre de spectateurs qui se trouvent à même d'en reconnaître le sens augmente en permanence et j'espère y contribuer ici infinitésimalement. Que cet audacieux adverbe ne t'empêche pas, dit l'épistolier à son correspondant, de tenir la rampe et de regarder dans le vide cette étincelle qui jaillit. »

Les quelques fragments de cet ouvrage, rempli de bonnes et de précieuses idées, on peut bien les dicter ici mais ce qu'il faudrait lire, c'est peut-être la réponse de cet incrédule de Raymond, qu'il dicterait à son ami « qui lui veut du bien » en lui proposant de croire en Dieu. Le livre de Christian Combaz aura déjà été un prêche à des convertis. Pour le reste, il faut s'en tenir sans doute au fameux pari de Pascal, et à sa conviction que Dieu est plus sensible au cœur qu'à la raison.

Un livre néanmoins hors du commun. Et un croyant de bonne volonté qui ne l'est pas moins. À lire, devant la mer ou la montagne, dans le silence... si vos vacances vous le permettent !

Apprenez les règles du jeu en publicité



Le Conseil des normes de la publicité
4823, ouest, rue Sherbrooke
suite 130, Montréal, Qc
H3Z 1G7 (514) 931-8060

FESTIVAL DE TROIS 3
MARIE SAVARD
FRANCE CASTEL
Danielle Boutet, claviériste
TOUS LES LUNDIS DE JUILLET ET AOÛT À 20 HEURES
RÉSERVATIONS: (514) 662-4442
PRIX D'ENTRÉE: 10.00\$
RENSEIGNEMENTS: (514) 663-4028
LIEU: Maison des Arts de Laval, 1395, boul. de la Concorde ouest, Laval
Autobus Laval @ Henri-Bourassa
35 - # 40 - # 42
Ce festival est possible grâce à l'appui financier de la Ville de Laval et du ministère des Affaires culturelles

«Fascinante et dramatique rencontre du plaisir le plus nu et de la souffrance la plus exigeante.»
Réginald Martel, *La Presse*

La Jeune Femme et la Pornographie

Un roman de Roger Des Roches

Hélène B. va mourir. Elle aime un homme qui ne la connaît pas. Avant que son corps ne la trahisse, Hélène B. s'offre à lui, entière et à jamais, à travers une série d'autoportraits pornographiques.

ROGER DES ROCHES
LA JEUNE FEMME
ET LA PORNOGRAPHIE
LES HERBES ROUGES / ROMAN



LES HERBES ROUGES
Distribution: Diffusion Dimedia (514) 336-3941

132 p.
14,95\$

Le français compte plus de 7000 mots empruntés à 170 langues!

RÉPERTOIRE
des emprunts du français aux langues étrangères



518 pages

24,95\$

Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Sillery (Québec)
G1T 1Z3

En vente en librairie

Le plaisir des Livres



Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

CARNET 42

OÙ IL AURAIT été question des cyclistes de Montréal qui se permettent tout, au premier rayon de soleil, dans tous les sens, surtout interdits; sur toutes les voies, macadam ou trottoirs et à tous les feux rouges. Le piéton ne peut plus regarder le ciel une seconde. Et si jamais, bousculée ou bousculé, elle ou il se fâche, la ou le cycliste a le mot railleur. Bande de faux écolos. Avez-vous jamais passé des semaines et des mois dans un fauteuil à roulettes? Le pire carrefour, c'est Berri/Sainte-Catherine: le couloir de la mort, même le rouge y est vert. On rêve de l'hiver. Cyclophiles, vous avez mon respect et ma colère. Les beaux jours de Montréal sont des jours à risque pour celles et ceux qui ont l'humeur marcheuse ou le plaisir piétonnier. Vie de la ville, mode d'emploi: la liberté commence au respect des règles. Enfargeuses et enfargeurs des trottoirs et chaussées, attention S.V.P.: à chacun son bonheur, et pas de heurts.

Où l'on se souviendrait de cette pensée de Kierkegaard, l'angoisse caractérise l'homme mieux que la station debout.

Où l'on citerait Beaumarchais, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les

méchants... C'est trop beau pour être possible. Il y a des blessures qui ne se referment pas. Le placard de mon amour-propre est bondé: on n'y glisserait pas même une feuille de cigarette. C'est pas grave, c'est pire, ça tire vers le parapet et ça vous donne envie d'enjamber. Plouf. Ouf! Saint-Laurent love-moi.

Où il serait question de Marie-Luce qui vient de me dire au téléphone, qui trop attend, laisse passer le train. Il n'y a plus de trains au Québec.

Où l'on se souviendrait, après Georges Bataille, de ces conteurs détenteurs d'une écriture, belle comme la peur, folle comme une mort.

Où, le ciel était d'un bleu à s'y perdre. Oui, c'était un matin où les oiseaux chantaient à cœur fendre. Oui, il y est question d'une âme qui souffle dans le cou et de quelqu'un qui a des yeux bleus comme le vent glacé dans le ciel sans nuage.

Jeanne-Mance Delisle subjugue dans ses *Nouvelles d'Abitibi*, récemment parues aux Éditions La Pleine lune. Faut-il préciser que le livre est en vente, avec maudite taxe qui impose l'ignorance, dans toutes les librairies? Il me fut en effet, même pas « monsieur », ou « cher monsieur », ou « cher Y.N. », rien, reproché par l'éditeur de Suzanne Jacob de ne pas avoir précisé ce détail lorsque j'ai dit ma liaison amoureuse avec les flagrantes *Plages du Maine*. Loin de moi l'idée de faire telle ou telle critique, mais puisque ce Carnet est dans la section Plaisir des Livres (*livres ou lèvres*) autant souffler sur ces brâises que sont les textes de Denis Bélanger, Suzanne Jacob, et aujourd'hui Jeanne-Mance Delisle. À les lire, on se fait des racines. On se moque bien de ceux qui ne critiquent que pour laisser des cendres. Bouche à oreille, puis bouche à bouche dans les draps

des pages, la vraie critique se tient là, celle qui a le premier mot quand les censeurs ne veulent que le dernier. Qu'ils se le gardent ce dernier mot de l'impuissance. *Qui dira l'immensité d'une phrase ponctuée par des mots?* Cette question est de Duras, Marguerite. On lui en a fait bouffer de la cendre, à elle aussi.

Les commentateurs de musique classique ont de bien curieuses manières de parler. Ainsi, à l'instant de cette ligne, *simultanité textuelle* dirait l'exégète du service fonctionnaire de la Culture, tel pontife de Radio-Canada vient de présenter ainsi un concerto pour piano de Bartok, un miracle d'ambiguïté, dans une sérénité qui n'est jamais concluante. Moi de sourire. Puis de rire. Et d'écouter enfin, Béroff/Boulez, la grande époque, New York City n'était pas encore devenue un cimetière. J'allais au concert comme on va à la fontaine pour y puiser un peu d'eau et le ciel, le ciel qui se miroite dans l'eau.

Où il sera dit qu'il a fallu que j'élague le jardin pour que tout respire et que chacune des plantes, chacun des arbres, puissent répondre au regard et dire « calme-toi » ou « te fâche pas » ou encore, « c'est toujours la même histoire ». Tybalt insiste « écoute le jardin, chasse les papillons noirs de ta tête. Tibère et moi allons courir, bondir après eux, ils ne reviendront pas. Écoute Emmanuel, Anne, Suzanne, Denis, Jean-Claude, Fabrizio, Lise & Paul, Andrew, Christian & Roch, Roch & David, Dominique & Jocelyne, écoute la vie, pas la morgue, la jalousie qui nargue. Viens-t-en chez nous les seuls une fois pour toutes ».

Où il serait dit que je ne dors pas depuis le dimanche 5 mai, jour où Solange m'a dit qu'Apollinaire

écrivait comme une femme, jour où j'ai arrêté d'écrire *Les exils*. Un roman allait sortir à Paris-la-Blasée, encore une fois dans un corbillard. Durée de vie d'un roman là-bas: six semaines. Six semaines d'insomnie. Et voilà qu'on m'achale, ici, aussi. Bon, c'est la vie.

Où il sera dit que pendant une rare heure de sommeil éblouissant, je me suis trouvé en rêve devant un ordinateur, un de ceux qui parlent comme dans les films de grenouilles *made in USA*, et une voix me livra exactement cette énigme: j'ai vite allumé la lumière et griffonné le message, les informations que nous captions (nous, l'ordinateur) nous disent que seuls les surveillés produisent des ressources. Je n'ai pas compris. J'essaie de comprendre. Le savoir-si m'ennuie. Cette énigme me tance. Il y va d'une danse qui donne la cadence de la décadence de ce siècle à une fin et des famines. Ne suis-je pas né, aussi, de la lecture de *Surveiller et punir* de Foucault? « Du calme » répète Tibère. « Stop-là » ordonne Tybalt.

Le jardin est le refuge de mon été. Parfois un avion passe dans le ciel de Montréal et je me dis que c'est celui qui m'a conduit ici, avec Tybalt, sphinx imperturbable dans sa cage, il y a juste deux ans, aujourd'hui. Je ne suis pas venu pour repartir, ou conquérir, mais doucement me recueillir, attendre non pas le train de Marie-Luce, mais la station *Terminus*, comme un hôtel de passe, en rêvant d'un garçon blond, imberbe, aux yeux bleus, chambre louée à l'heure, qui m'apporterait des serviettes blanches, pour la douche, comme des linéaux, qui aurait la voix de mon père, le regard de ma mère. Il me dirait « le sentiment est suspect. Vous avez bien fait de ne pas vous taire ». Dont acte.

Y.N.

Baptiste, le contestataire tranquille

BAPTISTE LE CLOCHARD

André-Philippe Côté
Éditions Safarir

Pierre Lefebvre

AU QUÉBEC, les « jeunes » auteurs de BD n'existent pas. Lorsque quel qu'un publie un premier album, cela fait habituellement beaucoup de temps qu'il ou elle roule sa bosse dans l'ombre. Publiant plus souvent qu'autrement dans ces petites revues artisanales appelées « fanzines », il n'est pas rares que nos dessinateurs et scénaristes restent pris dans ce cercle infernal de la publi-

cation non rémunérée, et quasi non distribuée, des années durant avant de voir enfin le jour.

C'est tout à fait le cas d'André-Philippe Côté qui vient de publier *Baptiste le clochard*, aux éditions Safarir. Cela fait maintenant une quinzaine d'années qu'il oeuvre dans le milieu de la BD québécoise, publiant entre autre dans *Bambou* et *Solaris*, *Titanic* et *Nuit Blanche*. Heureusement, en 1984, il entre au journal Le Soleil, où il anime d'abord une série pour enfants intitulée *Bédébulle*, qui se transformera, en 89, en pages de jeux, pour le même public. Par la suite, c'est son personnage fétiche, Baptiste le clochard, qui prend naissance avec la revue *Safarir*, en 1988,

que Le Soleil adoptera également à partir de 1989.

Comme c'est souvent le cas des auteurs de BD d'ici, le premier album ne représente qu'une partie de l'oeuvre de l'auteur, éparpillée aux quatre vents, ou dormant encore dans les tiroirs.

Baptiste, donc, est un clochard. Il vit dans une poubelle, dans n'importe quelle grande ville d'Amérique du nord, bien que l'on reconnait parfois Québec, esquissé, en arrière-plan. Il ne fait rien, enfin rien de précis, se contentant de vivre à l'écart d'un monde industrialisé qu'il n'aime guère. Il fait quelque peu penser à Diogène dans son tonneau ou encore à un personnage de Beckett, mais qui ne se livrait pas à l'abandon, à l'effritement, à la déchéance. Baptiste est un contestataire tranquille. S'il est où il est, c'est qu'il le veut, et qu'il refuse les valeurs de la société qui l'entoure. Au policier lui hurlant qu'il n'est pas hygiénique de vivre dans une poubelle, Baptiste réplique que c'est le port de l'uniforme, lui, qu'il ne trouve pas hygiénique.

L'humour de Côté est tout en finesse. Il ne s'agit pas ici de gags qui font hurler de rire, mais bien de petites saynettes secrétant discrètement ironie, subversion ou tendresse. À mesure que la lecture de l'album avance, on sent la sensibilité de cette bande s'étoffer, s'épanouir, les gags de Baptiste ayant avantage à être lus les uns à la suite des autres plutôt qu'au compte-goutte de la pré-publication.

Le dessin de Côté est simple, minimal même. Sa ligne est nette et l'on sent qu'il l'utilise avec parcimonie. Dessinant sans case, et pratiquement sans décor, son style rappelle la trinité Reiser, Wolinsky, Brécher. Mais il se distance tout de même grandement de ces derniers par le souci de composition qui est le sien. Rare sont, d'une part, les dessinateurs de BD qui s'y attardent, mais encore plus rare les dessinateurs humoristiques. Côté se rapproche ainsi un peu de Sempé (cela se sent dans ses arrière-plan. Côté lui-même d'ailleurs le reconnaît comme l'une de ses influences majeures), dont les compositions sont admirables. Mais là où Côté se distingue, c'est dans la composition des planches en elle-même, et non des dessins, comme c'est le cas chez Sempé, et chez la majeure partie des dessinateurs humoristiques.

Côté sait faire des planches. J'entend ici des pages formant un tout complet se refermant sur lui-même. Sa constante économie de moyens joue pour beaucoup dans ce travail. Côté ayant fait du dépouillement (après tout Baptiste est un clochard...) la force première de son oeuvre. Le blanc, le vide n'est pas ici de l'espace sous, ou non utilisé, mais bien tout ce qui soutient et dynamise son trait.

Les dessins ne sont pas ici seulement mis en page selon une logique

de lecture de gauche à droite et de bas en haut, mais bien de façon à s'équilibrer les uns les autres en un ensemble précis pouvant être admiré indépendamment du récit.

La lecture ne passe pas pour autant au second plan, bien au contraire. Côté a le don de faire glisser le regard du lecteur de dessin en dessin, en les décalant légèrement les uns par rapports aux autres. Le parcours que l'oeil entreprend se trouve ainsi parfois sinueux, mais jamais l'on ne se perd, ne revient sur ses pas. C'est lorsqu'on parvient à la dernière image qu'on s'étonne quelque peu du chemin effectué, et que regardant la page dans son ensemble, on réalise à quel point Côté les construit chacune telle de petits tableaux.

Pour ceux qui sont particulièrement sensible à cet aspect de la BD, les éditions Rachel ont publié un tout petit fascicule de quelques exercices de style d'André-Philippe Côté. Composé de six courts récits sans parole, c'est ici uniquement la mise en page qui tient lieu de préoccupation. On y retrouve ainsi les aspects formels de son Baptiste, mais à l'état pur, si je puis dire. Cette plaquette vous fera découvrir un autre aspect du talent de Côté, car ici, c'est vers un onirisme inquiétant que nous dirige l'auteur, et son style y est également moins dépouillé. L'ouvrage est disponible sur demande à l'adresse suivante: André Philippe Côté, 2130 chemin du Foulon, Sillery, Québec G1T 1X4.

Maisons de la culture

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal—Oeuvres de H. Alpha, P. Bellemare, L. Bouchard, D. A. Dumouchel, D. Guay, F. Guitman, R. LaChance, M.C. Leclerc, G. Lefebvre, B. McNeil, D. Milington, L.H. Nguyen, L. Remillard et W. Simon, du 19 juin au 24 août

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal—Moebius/Gir, Jean Giraud, rétrospective des oeuvres d'un chef de file de la bande dessinée française, du 26 juin au 25 août

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal—La Petite Bourgeois, exposition à caractère historique sur le quartier sud-ouest de Mt. du 21 juin au 23 août—Les chapeaux féminins d'hier et d'aujourd'hui, exposition réalisée par le Château Ramezay, du 20 juin au 23 août—La culture noire vue par Charles Biddle, du 20 juin au 23 août

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Botrel, Montréal—Le grand verger de Montréal à Notre-Dame-De-Grâce, rétrospective de 3 siècles sur l'histoire du quartier NDG, du 26 mai au 18 août

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6707 Delormier, Montréal—Vu d'un autre oeil, exposition du Musée de la civilisation de Québec, à caractère interactif portant sur les handicaps visuels, du 8 juillet au 16 août

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal—La culture grecque vue par Nadia Assimopoulos, tableaux, artefacts, documents sonores et visuels, du 19 juin au 16 août

Musées

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN: Cité du Havre, Montréal (873-2878)—Ron Martin 1971-1981, du 5 mai au 21 juillet, ouvert du mar. au dim. de 10h à 18h

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS (CHÂTEAU DUFFRESNE): Angie Pie 1x et Sherbrooke, Montréal (259-2575)—Créations en verre, rétrospective de l'artiste finlandais Oiva Toikka—Arts graphiques, sélection d'affiches des années 1955 à 1990 de Pologne, Yougoslavie, France, États-Unis, Suisse, Italie, Japon et Canada faisant partie de la collection permanente du Musée, du 7 juin au 1er sept.—mer au dim. 11h à 17h

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE: 145 Wilfrid-Corbell, Joliette—Les nouvelles acquisitions 1990, oeuvres de Jodi Bonet, Jacques de Tonnancour, Harold Town, Marcelle Ferron, Mario Merola, Jean-Paul Mousseau, Tom Hodgson, William Ronald, Lise Gervais, Louise Gaudois et autres, mer au dim. de 12h à 17h

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367)—Arts anciens et traditions artisanales du Québec, exposition permanente—Présence des ivroires religieuses dans les collections québécoises, du 19 mai au 14 juillet

MUSÉE BAS SAINT-LAURENT: 300 St-Pierre, Rivière-du-Loup (418-862-7547)—Il était une fois l'enfance, jusqu'en sept. 91—Rétrospective des expositions à travers les affiches, les programmes et quelques pièces de la collection d'art et d'ethnologie—Un connaisseur à découvrir, exposition jeu du Musée des Beaux-Arts de Montréal, à compter de janv.—Claude Millette, sculpteur, à compter de fév. du mar. au dim.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)—Les années 20, l'âge des métropoles, du 20 juin au 10 nov., tous les jours de 10h à 19h, le sam. jusqu'à 21h

MUSÉE PIERRE BOUCHER: 858 Lavolette, Trois-Rivières (819-376-4459)—Rodolphe Duguay en mémoire 1891-1991, volet Scènes et Paysages, du 9 juin au 3 sept., tous les jours—Salle Gaston Petit, Migrations et autres, lithographies couleurs de 1975-1980 de l'artiste Gaston Petit, du 9 juin au 3 sept., tous les jours

(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 rue Baile, Montréal (939-7000)—Musée consacré à l'art de l'architecture, 20.000 dessins et estampes de Maîtres, 120.000 livres, 45.000 photographies, ainsi que des fonds d'archives importants—Dessins d'architecture de l'avant-garde russe, 1917-1935, jusqu'au 8 sept.—Publications de l'avant-garde soviétique, jusqu'au 27 oct.—Jan Paterson, le Jardin du Luxembourg, à compter du 17 juillet, mer et ven. de 11h à 18h, jeu. 11h à 20h, sam. et dim. de 11h à 17h

MUSÉE CHÂTEAU RAMEZAY: 280 Notre-Dame est, Montréal (861-3708)—Montréal, de la capitulation tranquille à l'union mouvementée 1760/1849, du 16 nov. au 1er sept. 1991, mar. au dim. de 10h à 16h

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158)—Objets de civilisation, exposition permanente—La barque à voile, exposition permanente—Mémoires, exposition permanente—Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence—Ephemere, jusqu'au 2 sept.—Jeux, jusqu'au 5 janv. 92

MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN: 120 St-Pierre, St-Constant (638-1522)—Exposition sur la compagnie Canada Atlantic Railway 1879/1904, du 5 mai au 2 sept., tous les jours de 9h à 17h, les lins de semaine du 7 sept. au 20 oct.

MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108)—Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence—Exposition des oeuvres de Stanley Cosgrove, du 5 juin au 8 sept., ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h, visite commentée pour groupes en semaine sur réservation, le dimanche à 14h 30

Et l'antiquité, bordel !

La prostitution en Grèce et à Rome
Violaine Vanoyeke
Paris, Les Belles Lettres
Coll. Realia
1990, 176 pages
Christian Mistral

REFERMANT CE livre, vous rigolerez ferme (si vous ne le faites déjà) aux paillements lamentables des néo-puritains et autres rongeurs de balustrades qui réclament l'éradiation des seins nus dessinés sur le territoire de Montréal (« Une courtisane ne se peut mieux comparer qu'à une riche citée: elle ne prospère qu'autant que beaucoup d'hommes la visitent »).

Si besoin était, voici la preuve par quatre que la prostitution est bel et bien, avec la politique, le plus vieux métier du monde. Historienne et romancière, Violaine Vanoyeke, à en juger par la liste de ses précédents ouvrages, n'est nulle part plus à

l'aise que dans l'Antiquité, qu'elle ramène sous nos yeux incroyables avec un souffle jupitérien. On croit y être, tant la recherche est exhaustive et les descriptions imagées. Se divisant en deux parties distinctes, soit la Grèce et Rome, cette monographie s'attache à recréer avec un rare luxe de détails la vie quotidienne des hétaires du temps. Comment accédaient-ils à la profession (abandon à la naissance, capture par des pirates, soutien de la famille...)? Où l'exerçaient (ruelles des ports, bordels, cimetières, tavernes...)? Quels trucs protégeaient des catastrophiques grossesses? Quels fards et onguents soulignaient la beauté ou masquaient les imperfections? Combien ça coûtait, et pour quels services? Quel impôt s'appliquait?

Toutes questions auxquelles l'auteur répond, anecdotes et textes anciens à l'appui. En effet, poètes et historiens se sont montrés particulièrement disert sur le sujet.

Vanoyeke n'en néglige pas pour autant les clients, leurs moeurs et l'influence qu'avait ce commerce sur l'organisation sociale et religieuse de

l'époque. L'auteure n'est pas complaisante envers eux, réservant toute sa tendresse pour les filles (et les jeunes gens), mais elle ne condamne en définitive que les proxénètes, maquerelles parasites nommés *kenos* et responsables en grande partie du *to-night show* perpétuel et dissolu qui a précipité la chute des empires décadents.

Quoique, bien sûr, les chrétiens y aient été pour quelque chose. Avant eux, tout était *cool*. À partir d'eux « le Mal sera désormais lié au péché de la chair assimilée jusque-là au sacré ». Quand la prostituée se confondait avec la Déesse-Mère, on la respectait comme telle. Mieux: l'orgie serait une communion avec la divinité (génératrice de nature) aussi éloignée de la sensualité, du sexe et du plaisir que l'eucharistie l'est de la gourmandise!

Sur les murs de certains édifices de Pompéi, préservés pour la postérité par l'éruption du Vésuve, on retrouve dessins et graffiti cochons. La rue est messagère d'amour, avis aux vieilles betteraves municipales!

Le Devoir, pour souligner le centenaire Rimbaud, a demandé à 12 écrivains un texte (des souvenirs, une nouvelle) avec pour seule contrainte de départ un vers du poète "On n'est pas sérieux quand on a 17 ans". On lira, Michel Tremblay, Yves Navarre, Suzanne Jacob, Normand Chaurette, Anne Dandurand, Christian Mistral, Louis Hamelin, Lise Gauvin, Jean Basile, Jean-François Chassay, Marco Micone et Lise Bissonnette.

Douze écrivains québécois retournent à leur adolescence

Avoir 17 ans

Une grande série littéraire pour l'été 91

Tous les samedis à la une du **DEVOIR** à compter du 22 juin



VINS/chronique



Petits bordeaux pour l'été



L'ÉTÉ PRÉCOCE a pris de court les chroniqueurs de vin. Les « peaux blêmes » bronzent au soleil depuis plus d'un mois, les forêts boréales flambent, les Canadiens jouent à la balle-molle au parc Lafontaine. Aucun doute, c'est l'été. Il faudrait bien quelques bons petits vins pour accompagner les fins de journée au bord de la piscine et les repas à la bonne franquette autour du barbecue. À tout seigneur, tout honneur, on commence par Bordeaux où, malheureusement, les grandes aubaines ne sont pas légion.

Bordeaux blancs

Malgré les réussites de plus en plus nombreuses de producteurs de vins blancs de haute gamme et les efforts louables de certaines maisons importantes comme Dourthe, Sichel et Cordier notamment, le choix d'excellents vins blancs de Bordeaux à prix modeste reste malheureusement assez limité. Des huit vins goûtés récemment, cinq nous ont paru dignes d'intérêt. Tous les vins mentionnés ici sont offerts en succursales régulières.

Le **Labottière 1989** constitue probablement, à 11,57 \$, le meilleur achat à faire présentement. Comme la plupart des autres que nous croyons intéressants, celui-ci est agréablement fruité au nez et en bouche, frais et bien équilibré. Il offre cependant un peu plus de matière, de volume que ses semblables. Il remplit très bien la bouche pour un vin de ce prix. 15/20.

Le **Numéro 1 de Dourthe 1989** (14,88 \$) nous semble tout aussi intéressant mais à un prix nettement plus élevé. Nez de sauvignon blanc franc et net, très attrayant. Bouche, bien fraîche, joliment sauvignonnée, ronde, équilibrée. Rien de spectaculaire, mais une qualité irréprochable. 15/20.

Trois autres vins offrent un niveau de qualité à peu près équivalent. Il s'agit des **Châteaux Bonnet 1990** (11,80 \$) et **Tanasse 1989** (13,73 \$) ainsi que le **Mouton-Cadet 1989** (11,23 \$). Notre préférence va cependant aux deux premiers. Bonnet est particulièrement éclatant de fraîcheur, de vivacité et de fruit pur. Il faut profiter de toutes ses caractéristiques de jeunesse. 14/20. Tanasse se mérite la même note. Il est moins exubérant, mais plus en rondeur. Le Mouton-Cadet se défend bien et son prix est parfaitement honnête. C'est un vin agréable mais un peu plus neutre que les deux autres. 13,5/20.

Trois autres vins nous ont déçus. Les **Châteaux d'Archebaud 1989** (14,06 \$) et **Roquetaillade La Grange 1989** (15,06 \$) sont minces et marqués par des arômes et des saveurs nettement végétaux. 12/20. Quant au **Maitre d'Estournel 1989** (13,30 \$), il

semble avoir pris un coup de vieux. Sa fraîcheur est disparue. Vivement le 1990 ! 12/20.

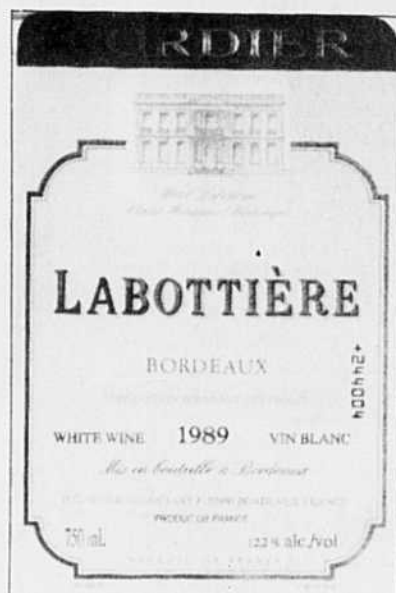
Bordeaux rouges

Les amateurs de vin rouge en quête de la trouvaille du siècle devront patienter jusqu'à la semaine prochaine pour satisfaire leur attente. Les douze petits rouges de Bordeaux que nous avons dégustés ne nous ont pas emballés outre mesure. Voici nos commentaires à propos des six plus intéressants.

C'est sans conteste le **Beau Mayne 1988** (10,74 \$) qui nous a réservé la plus belle surprise. D'une belle couleur rubis légèrement violacé, ce vin est d'une franchise exemplaire autant au nez qu'en bouche. Du bon fruit rouge (cassis) frais partout. Beaucoup de souplesse, de tannins délicats, une certaine longueur. Du charme à revendre et pas cher. 15/20.

Le **Château Timberlay 1988** (12,82 \$) est presque aussi bon. Légèrement moins foncé, ses arômes sont cependant plus évolués tout comme ses saveurs. C'est aussi un vin charmeur, au fruité presque sucré et aux tannins très discrets. 14,5/20.

Le **Maitre d'Estournel 1989** (13,20 \$), contrairement au blanc, est en pleine forme, fortement coloré et exhibant sans retenue de bien beaux arômes de fruit noir mûr et une touche végétale. En bouche, il est plus costaud que les deux précédents sans être vraiment rustique. C'est un vin qui risque d'être consommé un peu trop rapidement. Un bon vin pour l'été... 1993. 14,5/20.



Le **Mouton-Cadet 1989** (12,61 \$) satisfait probablement davantage ceux qui cherchent le même genre de fruit tout en préférant des tannins plus discrets et un vin d'allure plus BCBG. Chacun sa personnalité. 14/20.

Ceux qui aiment ce style de vin pourront aussi jeter leur dévolu sur le **Château Les Douves de Francs 1989** (12,87 \$), un petit vin d'appellation Côtes de Francs tout en fruit frais et à peu près dépourvu de tout tannin. Il n'est pas sans rappeler certains vins de la Loire fait de cabernet franc. 14/20.

Le **Château Bonnet 1987** (13,30 \$) et le **Labottière 1986** (11,57 \$) sont assez agréables à boire surtout si on préfère les arômes et les saveurs plus évolués. Correct mais leurs homologues blancs nous paraissent beaucoup plus attrayants. 13/20.

Le manque d'espace dans une chronique précédente a fait sauter notre commentaire d'un petit vin français du Midi, le **Canon du maréchal 1990**. Voici l'incarnation même du parfait vin rouge d'été. Produit par le procédé dit de macération carbonique, il est fait pour être consommé sans se poser de question : fruité, léger, frais, extrêmement souple. Un régal pour seulement 10,67 \$. 14/20.

RESTAURANTS/chronique

Et vogue la galère !



Josée
BLANCHETTE

RUE DE LA Montagne l'hôtel Vogue a fière allure, c'est indéniable. Pourtant il n'aurait pu choisir pire moment pour naître compte tenu du maigre pourcentage d'occupation hôtelière par les temps qui perdurent. Les riches Américains le préfèrent peut-être pour des raisons qui m'échappent à l'hôtel de la Montagne, son vis-à-vis, son concurrent immédiat, son cauchemar quotidien dès le réveil. Si les hôtels pouvaient s'exprimer, ces deux-là se feraient assurément la gueule, des pieds-de-nez élégants et des crocs-en-jambe bien mérités. Bref on est à couteau tiré sur la chic rue du centre-ville et cette saine concurrence favorise évidemment le client qui comme chacun sait demeure le roi.

Le restaurant attiré de l'hôtel Vogue, après avoir connu des débuts difficiles en janvier, se fait maintenant une gloire de servir une cuisine eurasienne (terminologie floue s'il en est) dans un cadre des plus occidentalisés. Cette cuisine que les Américains qualifient eux-mêmes de californienne joue davantage sur les présentations que sur les mots et se livre à des mariages osés voire choquants. Bien exécutée, cette tambouille mi-asiatique, mi-européenne peut se révéler un feu d'artifices, une véritable explosion de saveurs dans la bouche. Le Société Café, sous la direction de Philippe Mollé, nous fait croire un instant d'éternité à ce mirage sans-frontière.

Dans un décor plutôt froid, aux lignes symétriques et aux tons de corail et de gris, la disposition des tables encercle un bar central où s'attardent les amateurs d'heures joyeuses et quelques voyageurs essouffés et déçavés. Des chandeliers sur les tables apportent une note plus chaude et vaguement ringarde. L'halogène perd au plus secret des confidences ses droits territoriaux.

La carte se compose à la fois d'un volet quotidien et d'un autre plus rigide. Pigées à même les inspirations de la journée les deux entrées plutôt estivales sont présentées sur des assiettes tout droit sorties des jardins de Monet (incidemment je vous recommande Les carnets de cuisine de Monet aux



PHOTO JACQUES NADEAU

Le restaurant Société Café de l'hôtel Vogue.

éditions du Chêne : un pur délice). Le tartare aux deux saumons (cru et fumé) repose sur un lit de « bébé laitues », de feuilles de capucines au goût moutardé et de Trévise rouge. Une vinaigrette légèrement acidulée assaisonne le tout et des tranches de citron vert décorent l'assiette.

En salade tiède, le jarret de veau confit puis fumé trouve ici de quoi batifoler avec les pousses de laitues naines, les raisins frais déplacés avec le vinaigre de xérès et l'échalote française, les pignons, les poivrons rouges et jaunes et les mêmes feuilles de capucines aux longues queues comme des spaghetti. Cette assiette équilibrée (acidité, sucré, fumé, croquant, moelleux) fait plaisir tant à voir qu'à goûter.

À la carte, le cochonnet confit dans son jus nous offre un produit bien de chez nous mais qui élimine tous les défauts du cochonnet généralement sec et nerveux. On lui trouve ici une maturité, une tendreté, une douceur propre à la nature des confits. Le tout est rehaussé par une sauce au porto aigre-douce et à la pâte de tamarin

pour la touche thaïlandaise. Des juliennes de navet et de betteraves ainsi qu'une purée de pommes de terre douce et des courgettes complètent l'assiette joliment dressée.

Quant au cari de pétoncles et de lotte aux fruits exotiques il trahit un certain penchant qu'entretenir le chef pour les mers du Sud. Sur un beurre blanc parfumé à la mangue et au cari, les pétoncles cuits (mais sans excès) doublent au fil d'arrivée les tranches de lotte légèrement salée. Une tulipe en pâte filo laisse s'échapper un concassé de mangues au gingembre histoire de parfumer davantage cette assiette de la mer.

Au chapitre du pain on retrouve un assortiment suffisamment important et de bonne qualité mais le beurre avait souffert de la chaleur. La carte des vins s'est replumée depuis l'ouverture et on y trouve certains vins comme ce Sauvignon californien de Robert Mondavi à un prix raisonnable (30 \$).

Les desserts se méritent une carte à eux seuls. Les fruits sont exploités de mille et une façon, en sorbets, pochés, en soupe. Nous leur avons

préférés la crème brûlée classique, mélange suave de crème et d'œufs recouvert d'un caramel opaque et brillant tout à fait réussi. L'assiette gourmande réunit quelques créations du chef pâtissier mais sans véritable unité. Ces smörgasbord sucrés mélangent tant les parfums que les coulis et détournent l'attention davantage qu'ils ne l'aiguisent. Un gâteau à la mousse de mangue et un autre aux deux chocolats un peu chargés en gélatine ainsi qu'un gâteau aux amandes se côtoient sur différents coulis de fruits frais.

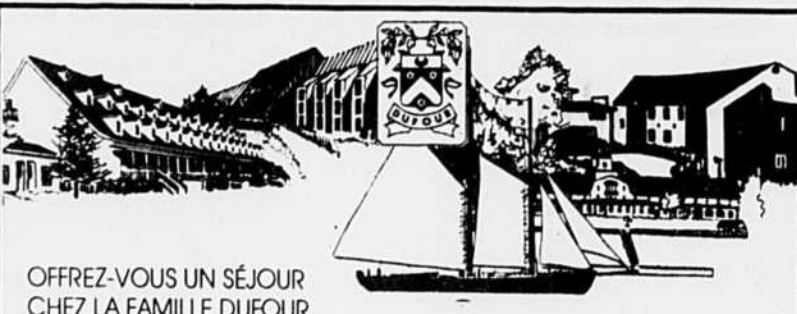
Un repas du soir pour deux personnes vous coûtera environ 62 \$ avant vin, taxes et service.

Pour : une excellente table au cœur du centre-ville. Une cuisine artistique, pleine de fantaisie. Le service des grands hôtels, poli et lustré à un prix raisonnable. Une sélection de vins au verre.

Contre : Le côté plus impersonnel des restaurants d'hôtels.

Société Café
Hôtel Vogue
1415 rue de la Montagne
tél. 987-8168

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR
CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature et de congrès situé au pied du mont Sainte-Anne, 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure, sauna, tourbillon, salle d'exercices, salles de réunions (12). Demandez notre forfait: "Évasion à la montagne", 2 nuits/3 jours PAM à partir de 149 \$ p. pers., occ. dble jusqu'au 20 décembre 1991 ou nos autres forfaits: "Cœur à Cœur", "Golf", "Réunion d'affaires", etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711, FAX: (418) 827-5997; sans frais 1-800-463-5250, hôte: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec vue sur le lac Massawippi. Magnifique sur le Saint-Laurent, 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure, bar-détente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez notre forfait: "Évasion vers l'Art", 2 nuits/3 jours PAM (4 repas) à partir de 169 \$ p. pers., occ. dble sur semaine (du dimanche au jeudi) jusqu'au 12 juillet 1991 ou nos autres forfaits: "Cœur à Cœur", "Douce Vacances", "Réunion d'affaires". Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505, FAX: (418) 435-2779. Sans frais 1-800-463-5250, hôte 1-800-361-6162.

ÎLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres tout confort, cuisine exceptionnelle, piscines intérieure et extérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ambiance chaleureuse, etc. Demandez notre forfait: "Évasion dans l'île", 2 nuits/3 jours P.A.M. (4 repas) à partir de 169 \$ p. pers., occ. dble sur semaine (du dimanche au jeudi) jusqu'au 12 juillet 1991 ou nos autres forfaits: "Cœur à Cœur", "Golf", "Découverte du Fjord du Saguenay", "Safari visuel aux baleines", "Douce Vacances", "Réunion d'affaires", etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421, FAX: (418) 235-4607, sans frais 1-800-463-5250, hôte: 1-800-361-6162.

TADOUSSAC

HÔTEL TADOUSSAC: Grand manoir traditionnel entièrement rénové avec sa rent et le Saguenay. 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, marelle, golf, mini-put, excursions, etc. Demandez notre forfait: "Évasion", 2 nuits/3 jours P.A.M. (4 repas) à partir de 169 \$ p. pers., occ. dble jusqu'au 12 juillet 1991 ou nos autres forfaits: "Cœur à Cœur", "Golf", "Découverte du Fjord du Saguenay", "Safari visuel aux baleines", "Douce Vacances", "Réunion d'affaires", etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421, FAX: (418) 235-4607, sans frais 1-800-463-5250, hôte: 1-800-361-6162.

ILE D'ORLÉANS



Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge « 4 Fleurs de lys » où vous trouverez une salle à manger « Cuisine régionale, grillade et fruit de mer » chambres, piscine. Un site unique situé à St-François de l'île d'Orléans.

Pour information ou réservation: (418) 829-2735



LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Un relais de campagne au confort incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. sous un même toit. Un must en Charlevoix. Vivez une expérience hors de l'ordinaire. 28 chambres dont certaines avec baignoire remous et foyer ou avec lit à baldaquin et foyer. Piscine intérieure, sauna, tennis, centre équestre classique. Forfaits voyages de nocces etc.. Offrez un séjour. Expositions oeuvres de Riopelle jusqu'au 26 juin. (418) 665-4431.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans un site enchanteur sur le Lac Massawippi. Un Relais pour les gourmets-gourmands. Une des grandes tables du Québec. 25 chambres dont certaines avec foyer et bain tourbillon, balcon. Piscine chauffée, accès au lac: canot, pédalo, planches à voile. Golf, équitation, théâtre d'été. L'endroit idéal pour une pause d'un jour ou des vacances de 5 jours. Forfaits 3 jours disponibles à partir de 92 \$ par pers. en occ. dble incluant soupers, petits déj. et service. AUBERGE HATLEY 819-842-2451.

LAURENTIDES

HÔTEL L'EAU-À-LA-BOUCHE: Ste-Adèle. Un bouquet pour fleurir l'été et tout le service auquel vous vous attendez, 26 chambres luxueuses. Golf et tennis, piscine à prox. Le restaurant vous servira une fine cuisine du marché, 4 fourchettes* et l'hôtel 5 fleurs de lys. Demandez nos forfaits. Tél. sans frais de Mt (514) 227-1415 ou 3229-2991. FAX, 229-7573.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: A St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

LAURENTIDES / VAL-DAVID



Val-David
Montréal
Ext. de Mt
Toronto
Fax

819-322-2020
514-866-8262
800-567-6635
416-889-7531
819-322-6510

PRIX DE QUATRE DIAMANTS

★★★★

Endroit désigné pour joindre affaires et plaisir

À 1 heure de Montréal — 70 chambres — Cuisine raffinée — 4 fourchettes — 5 fleurs de lys — Prestigieuse cave à vin — Sports de saison — 6 salles de conf., équip. audio-visuel complet — FORFAITS VACANCES DISPONIBLES — 2 repas par jour, semaine et fins de semaine.

C.P. 190 VAL-DAVID (QC) CANADA J0T 2N0 AUTOROUTE DES LAURENTIDES (15 NORD) - SORTIE 76

RESTAURANTS

Aux délices de Szechuan
Gastronomie pékinoise et szechuanaise
1735 St-Denis
844-5542
(Membre de l'A.R.Q.)
Le savoir-faire au service du savoir-vivre

Un bon conseil
Faites de l'exercice
LA FONDATION DU QUÉBEC
DES MALADIES DU CŒUR

DROGUES..., PAS BESOIN!

Santé et Services sociaux
Québec

EXCURSION

Musique, tabac et patrimoine dans Lanaudière

Normand Cazalais

CETTE ANNÉE encore, la musique fait un tabac à Joliette et ses environs.

Pour les raisons que l'on sait, le Festival international de Lanaudière durera jusqu'au 28 juillet. Ses concerts, on le sait, se tiennent dans la cathédrale et l'amphithéâtre de Joliette, haut-lieu de l'enseignement et de la diffusion de la musique depuis plus de 150 ans, mais aussi dans les églises de localités environnantes. Autant d'occasions de découvrir coins de pays et patrimoine.

Joliette

Sur les rives de l'Assomption, cette petite ville (routes 131 et 158, autoroute 31) est la capitale régionale de Lanaudière. Le palais de justice, le noviciat des Clercs de Saint-Viateur et la vieille partie de l'ancien séminaire sont de remarquables bâtiments alors que les verrières, le chemin de croix et l'architecture de la cathédrale invitent à des arrêts prolongés. Les berges de la rivière et les maisons de styles victorien, anglo-normand et québécois des rues De Lanaudière, Saint-Charles-Borromée et Notre-Dame donnent lieu à d'agréables promenades qui pourraient vous mener — sait-on jamais ? — à l'abbaye des moniales Bénédictines qui fabriquent un délectable fromage de chèvre.

Sur la rue Wilfrid-Corbeil, le Musée d'art (514-756-0311), rénové en 1983-84, est l'un des rares à exister hors des grands centres. La qualité de ses collections permanentes sur l'art sacré (la plus importante du Québec), l'art canadien, l'art européen et le Moyen Âge a largement contribué à étendre sa renommée dans toute l'Amérique du Nord.

Dans les environs

Les noms inscrits sur les boîtes aux lettres de Sainte-Marie-Salomée (route 341) révèlent les origines acadiennes de ses habitants, venus s'y établir après 1765. Plusieurs maisons anciennes tiennent encore sur le chemin Montcalm. L'église et le presbytère datent respectivement de 1891 et de 1896.

Lové entre les rivières Ouareau et l'Assomption, tout près de Joliette et de Crabtree, Saint-Paul (routes 158 et 343) est bien connu des amateurs d'histoire et de patrimoine architectural — et des peintres du dimanche ! — en raison de ses belles mai-

sons traditionnelles qui en font une espèce de vitrine d'autrefois. Ouverte au culte en 1804, l'église a été classée monument historique en 1973 : la chaire est de Victor Bourgeau, l'abat-voix, l'autel et le chandelier sont de Pierre Guibord, premier maire de la paroisse, alors que Chrysostome Perreault et Louis Quevillon seraient les auteurs de son maître-autel. Louis Dulongpré peint la toile de la Prédication. Au début, la paroisse s'appelait La Conversion-de-Saint-Paul. Une légende raconte qu'un ermite y vécut.

Saint-Lin (routes 335, 337 et 339) fait maintenant partie de Ville-des-Laurentides. La maison natale de sir Wilfrid Laurier (514-439-3702), bâtie en 1840, est devenue un Lieu historique national ouvert tous les jours — et sans frais d'entrée — jusqu'au 31 août : on y commémore sa vie et son œuvre, et des meubles d'époque rappellent le milieu du 19^e siècle. L'église, édifée en 1887, est de style bizantin.

L'Assomption (routes 339 et 343) s'est développée dans un méandre de la rivière du même nom, sur un territoire concédé aux missionnaires de Saint-Sulpice dès les premiers temps de la colonie. L'ethnologue Robert-Lionel Séguin a souligné, dans son livre *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux 17^e et 18^e siècles*, la qualité exceptionnelle de la grande ceinture flechée, dite de l'Assomption, qui était tissée dans les alen-tours. De nombreux bâtiments retiennent l'attention : l'église construite en 1750 et rénovée par Victor Bourgeau en 1857, le presbytère de 1897, le collège de 1832, le bureau d'enregistrement et le palais de justice, tous les deux de 1822, l'école Saint-Louis ainsi que de nombreuses maisons anciennes.

Anglais, Écossais et Irlandais furent les premiers colonisateurs de Saint-Félix-de-Valois (routes 131, 345 et 348) à partir de 1825. C'est aujourd'hui un important centre avicole à la limite de la plaine creusée de multiples ruisseaux, au pied ou presque des premières montagnes. Réjean Ducharme y est né. Victor Bourgeau assura la décoration intérieure, de style baroque, de l'église catholique, inaugurée et bénie en 1856. Le deuxième rang Ramesay accueille une petite chapelle protestante, beaucoup plus simple de conception et de décoration. Deux moulins, l'un à scie et l'autre à farine, fonctionnent encore sur la rivière Bayonne.

La rivière l'Assomption rencontre le Saint-Laurent à Repentigny (auto-

routes 40 et 640, routes 138 et 344), sous le pont Le Gardeur. Construite entre 1723 et 1730, l'église de la Purification est la plus ancienne du diocèse de Montréal. Le ministère des Affaires culturelles du Québec la classa monument historique en 1982. Sérieusement endommagée par un incendie en octobre 1984, elle doit sa décoration à de nombreux artistes tels qu'Antoine Cirié (décoration et autels latéraux), Philippe Liébert (ornementation), Louis Quévillon (tombeau de l'autel principal) et Laurent Amyot (la lampe du sanctuaire, très belle pièce d'orfèvrerie). Le cimetière attenant possède des sépultures datant de 1680.

Le Gardeur (autoroutes 40 et 640, route 344) s'appela d'abord Le Petit village, puis fut longtemps connu sous le nom de Saint-Paul-l'Ermite. La rue Notre-Dame longe la rivière l'Assomption que remontaient naguère de nombreuses embarcations à fond plat. Très ancienne et empruntée par la 344, cette rue, où sont représentés les styles victorien, vernaculaire américain, québécois, français, à la Mansart et autres, est riche d'histoire et d'architecture.

Devant le fleuve et ses îles, Berthierville (autoroute 40 et route 138) a fêté ses trois cents ans en 1972. Érigée en 1786, la chapelle des Cuthbert (514-836-7336), aussi connue sous le vocable de chapelle Saint Andrews, fut le premier temple protestant du Bas-Canada : elle reçoit expositions et spectacles durant l'été. L'église catholique Sainte-Geneviève, édifée en 1787, a été qualifiée de « véritable trésor national ». Tout ce qui y est de couleur dorée est effectivement garni de feuilles d'or. Plus de 10 000 sculptures sur bois, œuvres en grande partie d'Amable Gauthier et d'Alexis Millette, la décorent ; certains tableaux du chœur remontent à 1797 et viennent de Paris ; le maître-autel, dû à Gilles Boivin est de 1760 et est donc antérieur à l'église elle-même ; le chemin de croix et l'orgue ont été restaurés en 1924. L'église a, bien sûr, été classée monument historique.

Enfin, disons que, si le tabac n'a plus la cote d'amour d'antan, les séchoirs et les champs de tabac qui mûrissent au soleil de Saint-Thomas-de-Joliette font de beaux tableaux champêtres lors d'une excursion impromptue...

Renseignements : Office du tourisme et des congrès de la région de Lanaudière, (514) 759-5013, 1-800-363-1775.

TOURISME / chronique

Normand Cazalais

ON ÉVALUE, à l'échelle mondiale, l'ampleur économique du tourisme à quelque 2,5 trillions \$. C'est-à-dire à 2,5 milliards de milliards \$. Jolie somme. Bel impact. On estime qu'au Canada, le tourisme a généré des dépenses de près de 26 milliards \$ en 1990 et a fourni de l'emploi à plus de 600 000 personnes. Le tourisme est donc devenu une activité économique des ligues majeures.

Il y a un hic cependant. Autour de la planète, on ne s'entend pas sur les définitions — et, par conséquent, sur les bases statistiques — pour analyser, étudier et circonscrire le phénomène. On ne s'entend pas sur des notions aussi fondamentales et élémentaires qu'un touriste ou un excursionniste. Alors, comment évaluer et comparer quoi que ce soit si, d'un pays ou d'une région à l'autre, d'un secteur d'activité à l'autre, les éléments de référence ne sont pas les mêmes ?

« L'industrie touristique mondiale a eu à répondre à d'énormes changements depuis 25 ans. Elle a vu apparaître une globalisation de son marché, caractérisé par une interdépendance sans cesse croissante entre les nations et les régions. L'intégration économique et sociale de l'Europe et d'autres régions du monde a fait émerger de nouvelles attentes et une diversification du produit. La libéralisation de l'Europe de l'Est a, pour sa part, ouvert de nouveaux horizons alors que s'intensifiait la concentration et l'intégration financières dans les secteurs de l'hébergement, des transports et de la vente au détail. »

Ce constat est du secrétaire général de l'Organisation mondiale du tourisme (OMT), Antonio Enriquez Savignac, énoncé lors de son discours inaugural de la Conférence internationale de 1991 sur les statistiques des voyages et du tourisme.

Un des principaux objectifs de la conférence était de dégager un consensus international sur de nouvelles définitions pour le tourisme, dans le but de les faire adopter par la Commission statistique des Nations Unies en 1993. D'autres aspects furent également abordés, tels l'établissement de critères de mesure du rendement de l'industrie touristique en regard d'autres secteurs d'activités à l'échelle mondiale et la prévision de l'information qui sera nécessaire au

début du prochain millénaire. Les sujets, comme on le voit, n'étaient pas très jojos : on n'a pas dû rire souvent dans les comités de travail et les ateliers de la Conférence...

Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'avaient pas leur importance. Ainsi, un expert, Mario Lancetti, dans un document de travail dont je vous épargnerai la longueur du titre, soulève les problèmes suivants : « Le tourisme est un phénomène extrêmement complexe et dont l'interprétation est malaisée : il repose en effet sur des facteurs généraux de mobilité de populations et de motivations intrinsèquement difficiles à appréhender, compte tenu de la multitude d'implications de tous ordres (social, politique, économique, culturel et juridique) sur lesquelles ces éléments débouchent. »

« Au simple plan économique, poursuivait-il, les analystes en sont encore à rechercher une définition concrète du tourisme et du produit touristique et à s'interroger sur l'angle sous lequel il convient d'aborder le phénomène, le choix étant possible entre plusieurs interprétations : une première, principalement axée sur les activités économiques productrices de biens et services destinés au tourisme ; une seconde, centrée sur les métiers du tourisme et les fonctions visant à satisfaire la demande touristique ; une troisième, basée sur l'analyse de la consommation touristique et une quatrième, enfin, reposant sur l'analyse des dépenses touristiques en termes de volume et de types des dépenses. L'incertitude de choix, observait-il, dérive du fait qu'aucune de ces options n'est pleinement satisfaisante pour l'analyste soucieux d'étudier l'économie du

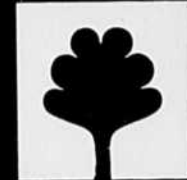
tourisme. » C'est en raison de ces difficultés et des trois décennies de croissance sans précédent qu'a connues le tourisme que le secrétaire général de l'OMT soulignait, dans son allocution, l'existence de données statistiques souvent incohérentes, incomplètes et peu fiables à l'échelon international. « Plus que jamais auparavant, notait-il, les décisions d'investissement et de politique publique qui influent sur l'industrie doivent être formulées à partir de données touristiques internationales comparables et de renseignements appropriés, précis et dignes de confiance. »

De tels impératifs impliquent par ailleurs l'existence de sources documentaires abondantes, de qualité et aisément accessibles. C'est aussi ce qu'a relevé Enriquez Savignac lors d'une brève cérémonie qui s'est déroulée à Montréal le 26 juin, dans les bureaux du Centre d'études du tourisme (CET) qui logent dans les locaux de l'Université du Québec à Montréal, rue Sainte-Catherine. Évoquant son expérience, voici une vingtaine d'années, à la tête d'un organisme gouvernemental chargé par le gouvernement mexicain de planifier l'aménagement de nouvelles zones touristiques — dont celle de Cancun —, il a déploré de ne pas avoir pu alors compter sur un centre de documentation comparable au CET.

Devant les partenaires de l'organisme, qui proviennent tant du milieu des affaires que du milieu institutionnel et gouvernemental, M. Savignac a même ajouté que cette collection de documents lui apparaissait comme la plus importante qu'il n'ait jamais connue.

Des vacances
à bon compte
dans la capitale
nationale

**L'Hôtel
Park
Lane**
au centre-ville
d'Ottawa



A Ottawa
(613) 238-1331 • Télécopieur: (613) 230-2179
111, rue Cooper (coin Driveway)
Ottawa, Ont., Canada K2P 2E3

"L'offre impossible à refuser"
mettant en vedette:

**Le week-end
toute la
semaine!**

Du 3 juillet au 3 septembre

CHAMBRES
POUR
SEULEMENT..... **69⁵⁰\$** par jour
(une ou deux personnes - gratuit pour
enfants de 12 ans et moins)

SUITE
POUR
SEULEMENT..... **79⁵⁰\$** par jour
(avec cuisine)

Confirmez votre réservation pour
n'importe quel jour ou week-end
du 3 juillet au 3 septembre

APPELEZ SANS FRAIS

**1-800
267-8378**

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

**Vacances
au Québec**
avec les
Gîtes du passant
Gîtes à la Ferme Maisons de campagne

GASPÉSIE

LE GÎTE: À 18 km de Matane, face au fleuve, accueil chaleureux et déjeuner copieux. Attractions: îles de Matane, montée du saumon, jardin de Métis, théâtre barchois. Venez faire vos provisions de crevettes. G.P.: 35-40 \$ pour 2. (418) 737-4896.

QUÉBEC

MANOIR DU LAC DELAGE: Situé à 20 minutes au nord de Québec, au pied des Laurentides. Chambres spacieuses et suites. **THÉÂTRE D'ÉTÉ:** Piscine intérieure et extérieure, mini-golf, voile, planche à voile, pédalo, tennis, bicyclette, sauna et bains tourbillons. **FORFAIT ÉTÉ** incluant chambre, repas du soir et petit déjeuner et accès aux activités sportives: à partir de 87,00 \$ p.p. par jour, occ. double. Aussi disponible: **FORFAIT GOLF — FORFAIT THÉÂTRE — EXCURSION EN RAFTING.** Réservation: 1-800-463-2841 ou 1 (418) 848-2551.

AUBERGE LES QUATRE TEMPS-LAC BEAUPORT:

À 15 min. de Québec. Centre Équilibre Santé Isabelle Lapointe. Chambres avec bain tourbillon, golf, équitation, sports nautiques. 1-800-363-0379.

ESTRIE - MAGOG - ORFORD

Auberge la maison Otis
Prévoyez-vous de l'ambiance toute spéciale d'un hôtel à la campagne. Nos condominiums de luxe, dans la région du Mont Sutton, du Mont Glen et du Lac Brome sont disponibles la semaine et la fin de semaine. Restaurant et bistro. Du plaisir pour tous. Forfait «week-end 2 jours», 1465 \$ p.p. suite, 1165 \$ p.p. studio, incluant les repas.
Réservations: (514) 263-3294 - Brome ouest, Qc JOE 2P0

**POUR ANNONCER DANS
CETTE RUBRIQUE,
CONTACTEZ
JOHANNE GUIBEAU AU
1-800-363-0305**



CHARLEVOIX - POINTE-AU-PIC

AUBERGE DES TROIS CANARDS: Située au pied des montagnes de Charlevoix et surplombant le fleuve St-Laurent, l'Auberge vous accueille dans une atmosphère paisible et chaleureuse. Le confort moderne y est de mise dans un cadre d'autrefois. Lauréat du Mérite de la restauration en 1989, la bonne chère vous enchantera. Tarifs printanier jusqu'au 24 juin. Rabais de 15% sur présentation de ce coupon. Golf, excursions sur le St-Laurent. Réservations: 418-665-3761 Pointe-au-Pic.

ESTRIE / NORTH HATLEY

MANOIR HOVEY +++++
IIIIIR

L'héritage d'un manoir ancestral, des jardins fleuris embaumant les rives d'un lac cristallin, hébergement et cuisine haut de gamme (5 fleurs de lys et 4 fourchettes), 35 chambres exclusivement décorées, la plupart avec vue sur le lac et les combinaisons de lit à baldaquin, balcon, bain tourbillon et foyer, 2 petites piscines, piscine chauffée, tous les sports nautiques et tennis. **VOILA LE MANOIR HOVEY**, idéal aussi bien pour une halte que pour un long séjour. Forfaits-vacances à partir de 89 \$/pers./jour incluant souper, petit déjeuner, service, taxe et récréation. TPS en sus. Manoir Hovey, Lac Massawippi, North Hatley, Qué., JOB 2C0. Tél.: (819) 842-2421.

CHARLEVOIX



FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 64 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputée. 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie St-Paul. (418) 435-2255.

Une auberge de calme et de détente, située à Pointe-au-Pic, au cœur de Charlevoix. Vue imprenable sur le fleuve. Cuisine évolutive et raffinée du chef Régis Hervé, classifiée 4 Fourchettes. Forfaits semaine et fin de semaine.
418-665-3731

AUBERGE LES SOURCES

Où! Nous allons à l'Auberge Les Sources encore cette année. Pour sa bonne table, son confort et ses prix.
Réservation: 418-665-3731

8 rue des Pins, C.P. 458, Pointe-au-Pic, Qc G0T 1M0 (418) 665-6952

Forfait de mai et juin au prix de l'an passé. Un choix de qualité... Réservation: 418-665-3731

LES MOTS CROISÉS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II												
III												
IV												
V												
VI												
VII												
VIII												
IX												
X												
XI												

Chaque samedi, LE DEVOIR présente en exclusivité à ses lecteurs les mots croisés du journal Le Monde. Vous les retrouverez régulièrement dans cette page d'ici la fin de l'été. Les solutions seront publiées le samedi suivant la parution de la grille. Cruciverbistes, à vos crayons!

VERTICALEMENT

1. Toujours distingués. — 2. Dément vos trésors ou, peut-être, vos secrets. — 3. On y voit des reflets. Il s'est envolé, vers le haut, bien sûr. — 4. Anglais dans le meilleur sens. Ne nous connaît plus. — 5. Tout de même plus facile à sauter que le mur. Va piano. — 6. Fait grand bruit. For two. — 7. Si elles étaient comme ça il fallait bien remettre les pendules à l'heure. — 8. Montrèrent leur plaisir. Fin des six jours. — 9. Pour mémoire. Certains disent que c'est la pêche ! — 10. Possessif. Avalés, parfois. Fait acte de présence. — 11. Habillera. En vente. — 12. Rayonnent.

HORIZONTALEMENT

I. Passe d'un hôtel viennois à un hôtel jadis autrichien. — II. On en prend de la graine. A tout donné. — III. S'entête. Ainsi se signale le traducteur. — IV. Possessif. Parée. — V. Prendre sur soi. Sur un versant des Pyrénées... — VI. Note. Ne répond pas. Pour cacher nos trésors. — VII. Il se balade. Pronom. — VIII. Qui ne l'aimerait, à le voir et le toucher? Rivière. — IX. A

DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS

Il n'y a pas le feu à Grande-Baleine

Écologie, contrats secrets, agitation autochtone : un moratoire s'impose sur la « Baie James II »

Claude Bariteau

Professeur d'anthropologie
à l'Université Laval

AVEC LA RÉVOLUTION tranquille, les Québécois, de porteurs d'eau qu'ils étaient, se sont transformés en constructeurs de châteaux d'eau, peu après la nationalisation de la majorité des entreprises privées d'électricité.

Conçus alors que s'agitait le nationalisme québécois, les complexes Manic-Outardes et La Grande sont devenus une source de fierté. Fin des années 70, être Québécois, c'était aussi être Hydro-Québécois. Les barrages étaient autant de signes tangibles d'un génie longtemps refoulé qui enfin s'exprimait en français. Pendant plus de 20 ans, Hydro-Québec symbolisa l'affirmation d'un peuple même si son oeuvre n'avait rien de magique.

Cette société d'État devint aussi une arme secrète d'intervention économique, notamment en période de récession. En l'activant, apparaissaient des milliers d'emplois et se consolidaient des entreprises de toutes sortes associées à la conception des barrages, à leur construction et à la livraison de l'électricité.

Au début des années 80, tout recours à cette arme secrète parut téméraire. Le Québec produisait plus d'électricité qu'il n'en consommait. L'opulence régnait à un point tel qu'Hydro-Québec vendit, pour de courtes périodes, les surplus générés à des prix dérisoires. Dans ce contexte, l'aménagement prévu du complexe Grande Baleine, l'une des composantes du projet Baie James II, fut retardé.

1971 : l'aventure

C'est en 1971 que Robert Bourassa lança la province de Québec dans l'aventure du complexe La Grande, ce que plusieurs considéraient un geste

prématuré. L'opulence des dernières années leur donne raison. Mais, pour cet homme, les Québécois se doivent de tirer profit de leurs ressources naturelles. À ses yeux, chaque goutte d'eau est une fraction de cent en puissance. Aussi rêve-t-il toujours d'un Québec transformé en source d'énergie.

Réélu en 1985, il a nommé président d'Hydro-Québec, M. Richard Drouin, un technocrate qui partage ses vues. Sous sa direction, cette société a été incitée à se restructurer tout en modifiant ses orientations.

En moins de cinq ans, les surplus prévus pour la décennie 1986-95 ont fondu comme neige au soleil. Au début des années 90, la demande était tellement à la hausse que la construction du complexe Grande Baleine paraissait à nouveau s'imposer et qu'on prévoyait déjà celle du complexe Nottaway-Broadback-Rupert (NBR) vers 1995, celui qui est la deuxième composante de la Baie James II.

Derrière ces changements majeurs, c'est la politique énergétique du gouvernement Bourassa qui s'impose. Elle comprend trois volets : 1— un programme d'économie d'énergie;

2— un support au secteur industriel, notamment les alumineries et les entreprises énergivores de première transformation, grâce à des contrats à partage de risques et la mise en marche de la troisième phase de la valorisation de l'électro-technologie avec pour cible l'industrie des pâtes et papier;

3— l'exportation de puissance et d'énergie garanties à long terme. Malgré les économies prévues, une puissance de 9000 mégawatts serait nécessaire entre 1990 et 1999, 66 % de celle-ci étant affectés au secteur industriel.

Pour M. Robert Bourassa, cette politique serait la seule avenue of-



Avril 1991 : manifestation contre le projet Grande-Baleine.

ferre au Québec, compte tenu de sa localisation en périphérie de la zone industrielle de Washington-Détroit-Boston. Il a donc tout mis en oeuvre pour s'y brancher. Le Québec est devenu un lieu de fabrication de produits de première transformation,

L'obsession du secret

Une telle politique porte les germes qui renforceront le modèle de développement dépendant propre au Québec d'avant la Révolution tranquille. Selon M. Jean-Thomas Ber-

Tout se passe au Québec comme si seules pouvaient se parer du drapeau québécois les personnes associées de près ou de loin à la construction des barrages.

nécessitant un grand apport énergétique et un exportateur d'électricité en vue de faire baisser l'usage, dans cette région, de combustibles fossiles associés à l'effet de serre et aux précipitations acides.

nard, le gouvernement Bourassa financerait en partie ce type de développement en demandant à Hydro-Québec d'en assumer le risque sans exiger de rémunération, ce qui expliquerait tout le secret entourant le

contenu des contrats signés avec 13 entreprises multinationales énergivores.

Ce recours au secret permet au gouvernement d'éviter un débat public susceptible de révéler qu'il est le grand responsable de la pénurie d'énergie qui frappe Hydro-Québec. Un tel débat, revendiqué par une coalition de plus d'une cinquantaine d'organismes, permettrait aussi de mettre en lumière que ce choix risque de compromettre tout développement autonome centré sur des secteurs d'avenir beaucoup moins énergivores (l'aéronautique, la bureautique, l'informatique, etc.) qui pourraient relancer l'économie de la région de Montréal laissée à l'abandon suite à un exode de capitaux anglophones que n'a pas encore su combler la relève francophone.

Typique du modèle de développement dépendant, le recours au secret n'est qu'un des phénomènes qui l'accompagnent. Présentement, au Québec, ceux-ci prennent la forme d'une survalorisation du libéralisme économique. On les voit aussi dans l'affirmation d'un nationalisme étroit dont la vice-première ministre, Mme Lise Bacon, est devenue le symbole vivant.

Même le premier ministre du Québec se prête à ce jeu en accusant ceux qui s'opposent à la construction du projet Baie James II de travailler dans le sens contraire des intérêts du Québec. Il préfère de loin le discours du *pain et du beurre* mis de l'avant par la coalition Pro-Grande-Baleine dont font partie le Conseil du Patronat du Québec, l'Association des manufacturiers du Québec, les principales chambres de commerce de la région de Montréal et une centrale syndicale, la Fédération des travailleurs du Québec.

Lise Bacon
et le nationalisme étroit

Ce nationalisme étroit a le vent

dans les voiles. Quiconque ose s'opposer à ce projet serait un allié objectif des cartels américains du charbon ou un crypto-propagandiste du système nucléaire canadien CANDU. S'il est écologiste, il ne peut être qu'un supporteur des Amérindiens cris ou, paradoxalement, un anti-environnementaliste dont les idées vont à l'encontre des intérêts des chômeurs.

M. Lucien Bouchard, ex-ministre de l'Environnement du gouvernement du Canada, a même été rendu responsable des problèmes de juridiction du Québec en matière de richesses naturelles. Pour M. Robert Bourassa, il est quasiment un traître alors qu'il oeuvre, depuis qu'il est à la tête du Bloc québécois, à la réalisation de l'indépendance du Québec. De fait, tout se passe au Québec comme si seules pouvaient se draper du drapeau québécois les personnes associées de près ou de loin à la construction des barrages.

Les représentants du gouvernement du Canada, M. Brian Mulroney en tête, connaissent très bien l'attachement du premier ministre du Québec pour ce projet et les attentes qu'il suscite chez les entrepreneurs et les travailleurs en chômage. Aussi considèrent-ils cet attachement et ces attentes comme des ajouts en leur faveur dans le contexte de révision constitutionnelle au Canada.

L'an dernier, dans les négociations de dernière heure pour sauver l'accord du lac Meech, les reculs du Québec n'étaient pas indépendants des garanties obtenues sur le comportement qu'aurait le bureau fédéral d'examen des évaluations environnementales, seul organisme qui pourrait, aux yeux de M. Robert Bourassa, stopper ou retarder le début des travaux de Grande-Baleine.

Encore aujourd'hui, alors que le Québec aspire à l'indépendance, ce Bureau fédéral est devenu la hantise du premier ministre du Québec. Dès que son spectre est brandi, ce dernier devient bizarrement très ouvert à une révision constitutionnelle, fût-elle en-deçà des exigences minimales mises de l'avant par son parti ou la Commission Bélanger-Campeau qui fut chargée d'étudier l'avenir politique et constitutionnel du Québec.

Fragilité du gouvernement Bourassa en matière constitutionnelle, aveuglement nationaliste qui entachera l'image positive d'Hydro-Québec et choix d'un modèle risqué de développement, voilà autant de motifs favorables à un moratoire. Il y en a d'autres : la fin de la récession d'ici peu et le caractère non urgent de la construction de Grande-Baleine. Ce dernier motif est important. L'état actuel de la demande provenant des contrats d'exportation ne contraint aucunement Hydro-Québec à agir avec précipitation. Un report de deux ans serait sans effets négatifs sur la qualité des services.

L'opposition des Cris

Il y a un autre motif, des plus fondamentaux : l'opposition des Cris. Les changements sociaux consécutifs à l'aménagement de la Baie James I et les nouvelles valeurs qui ont pris racine avec la prolifération et la diffusion d'objets de consommation nord-américains, notamment la télévision, ont profondément perturbé le mode de vie des Cris. Ils considèrent maintenant que ce projet lui portera un coup fatal. Aussi exigent-ils le report du projet afin de se ressaisir.

La plupart des analystes québécois partagent la lecture que les Cris font de l'état de leur nation. Toutefois, tels des ingénieurs sociaux, bon nombre d'entre eux estiment que les perturbations actuelles peuvent être atténuées, à tout le moins stabilisées, même si le projet est mené à terme.

L'expertise accumulée et le fait que le projet Baie James II inondera moins de terres que le complexe La Grande, seraient garants d'un meilleur contrôle des impacts sociaux et environnementaux, ce que contestent les Cris, voyant dans ces propos plus une acceptation résignée du projet qu'une thèse sérieuse.

Pour les Cris, l'urgence de ce projet découle d'une politique énergétique contraire au bon sens, idée que partagent plusieurs analystes québécois. L'électricité produite favorisera un programme d'exportation d'énergie et alimentera des industries énergivores et polluantes. De plus, les investissements requis limiteront les choix économiques d'un Québec souverain.

Alors que les Québécois s'apprêtent à se prendre en mains, un tel discours, venant des leaders d'une nation profondément secouée depuis une quinzaine d'années, mérite une attention sérieuse. Par un retour des choses dont seule l'histoire a le secret, ce discours dit aux Québécois, qui ont survécu grâce à eux dans ces territoires nordiques, que cette voie est perdante. Il les invite en fait à en chercher une qui leur permettrait de prospérer tout en étant moins vulnérable aux aléas d'un développement dépendant.

«Une fois, j'ai égaré mon chèque de pension du gouvernement. Vous pouvez imaginer à quel point ça m'a énervée.»



«Maintenant, grâce au dépôt direct, ma pension est déposée automatiquement dans mon compte chaque mois.»

C'est à la fois pratique, sécuritaire et fiable.

Le nouveau dépôt direct est conçu pour tous les prestataires de pensions ou d'allocations de Santé et Bien-être social Canada et d'Anciens combattants Canada.

Le dépôt direct, c'est plein de bon sens. Grâce au dépôt direct, votre paiement sera déposé automatiquement dans votre

compte. Ainsi, on évite les problèmes occasionnés par les retards, la perte ou le vol d'un chèque.

À vous de choisir.

Le dépôt direct, c'est volontaire. Pour tout renseignement ou pour obtenir des formulaires d'adhésion au dépôt direct, veuillez vous adresser à la plupart des institutions financières, à un bureau

d'Anciens combattants Canada ou à un bureau de pension de Santé et Bien-être social Canada le plus proche de chez vous. N'hésitez pas à vous renseigner. Puis, inscrivez-vous au dépôt direct et profitez de ses avantages.



Profitez-en !



Gouvernement
du Canada

Government
of Canada

Canada

L'équipe du DEVOIR

LA RÉDACTION Journalistes : à l'Information générale : Josée Boileau, Jean Chartier, Yves d'Avignon, Jean-Denis Lamoureux, Jacques Grénier et Jacques Nadeau (photographies), Louis-G. L'Heureux, Caroline Montpetit, Bernard Morier, Isabelle Paré, Clément Trudel ; à l'Information culturelle : Pierre Beaulieu, Paule DesRivières, Marie Laurier, Robert Lévesque, Nathalie Petrovski ; à l'Information économique : Robert Dufresne, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte ; à l'Information politique : Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire et éditorialiste à Québec), Michel Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulon (politique internationale), François Brousseau, éditorialiste (politique internationale) et responsable de la page 'Idées et événements', Laurent Soumis (politique municipale), aux affaires sociales : Paul Cauchon (questions sociales), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (communis), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle, Christiane Vaillant (clavistes), Denise Babin (secrétaire à la rédaction), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Isabelle Baril (secrétaire à la direction), LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Marion Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa), LA PUBLICITÉ Lise Millette (directrice), Jacqueline Avril, Caroline Bourgeois, Francine Gingras, Johanne Guibeau, Lucie Lacroix, Christiane

Legault, Lise Major (publicitaires), Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon, Céline Poisson (maquettistes), Johanne Brunet (secrétaire), L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Guy Lacas, Rachel Leclerc-Venne, Raymond Matte, Nathalie Perrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Linda Thériault (secrétaire à l'administration), LE MARKETING ET SERVICE À LA CLIENTÈLE Christiane Benjamin (directrice), Monique Corbell (adjointe), Monique L'Heureux, Lise Lachapelle, Olivier Zuida, Jean-Marie Ste-Marie (superviseur aux promotions des abonnements), Louise Paquette, LES ANNONCES CLASSEES ET LES AVIS PUBLICS Yves Williams (superviseur) Marie-Hélène Alarie, Manon Blanchette, Françoise Coulombe, Jean-François Lapointe, Sylvie Laporte, Raymond Paquin, Pierrette Rousseau (avis publics), Micheline Ruelland, Patrick Sasseau, LE DEVOIR est publié par l'Imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par Imprimerie Dumont, 7743 rue Bourdeau, une division de Imprimeries Quebecor Inc., 612 ouest rue Saint-Jacques, Montréal, L'A-gence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Quebecor Inc., située au 775, boul. Lebeau, St-Laurent, Courrier de deuxième classe, enregistrement numéro 0858. Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec. Téléphone général (514) 844-3361. Abonnements : (514) 844-5738. LE DEVOIR (USPS : 003708) is published daily by L'imprimerie Populaire, Limitée, 211 rue St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1. Subscription rate per year is \$ 439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER : send address changes to : Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.